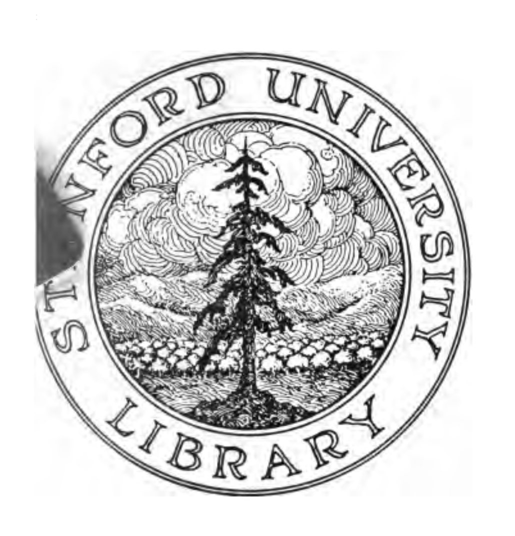
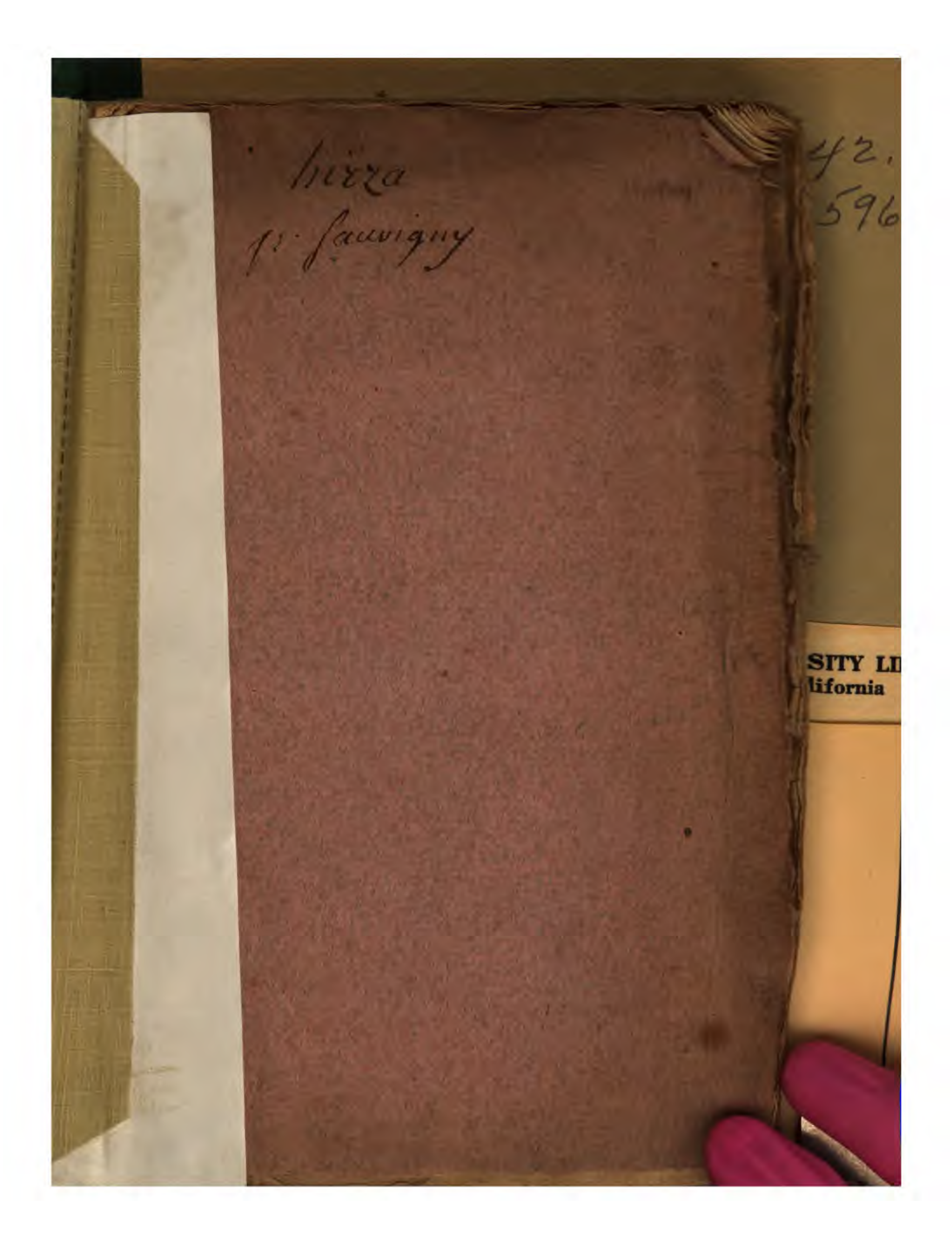
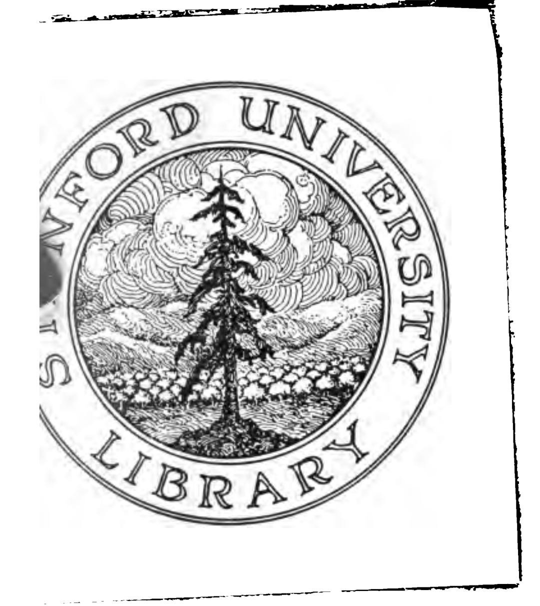
Billardon de Sauvigny, E. L.
Hirza.


UNIVERSITY
LIBRARY




Mirza
p. Sauvigny
SITY LI
lifornia


NFORD UNIVERSITY
LIBRARY





HIRZA,

TRAGÉDIE;

PAR M. Billardon DE SAUVIGNY:

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens ordinaires du Roi, le Mercredi, 27 Mai 1767.

> Puisse de Monréal l'exemple malheureux
> *Arracher à vos yeux des larmes salutaires.*
> Henr.

Le Prix est de 1 liv. 10 sols.

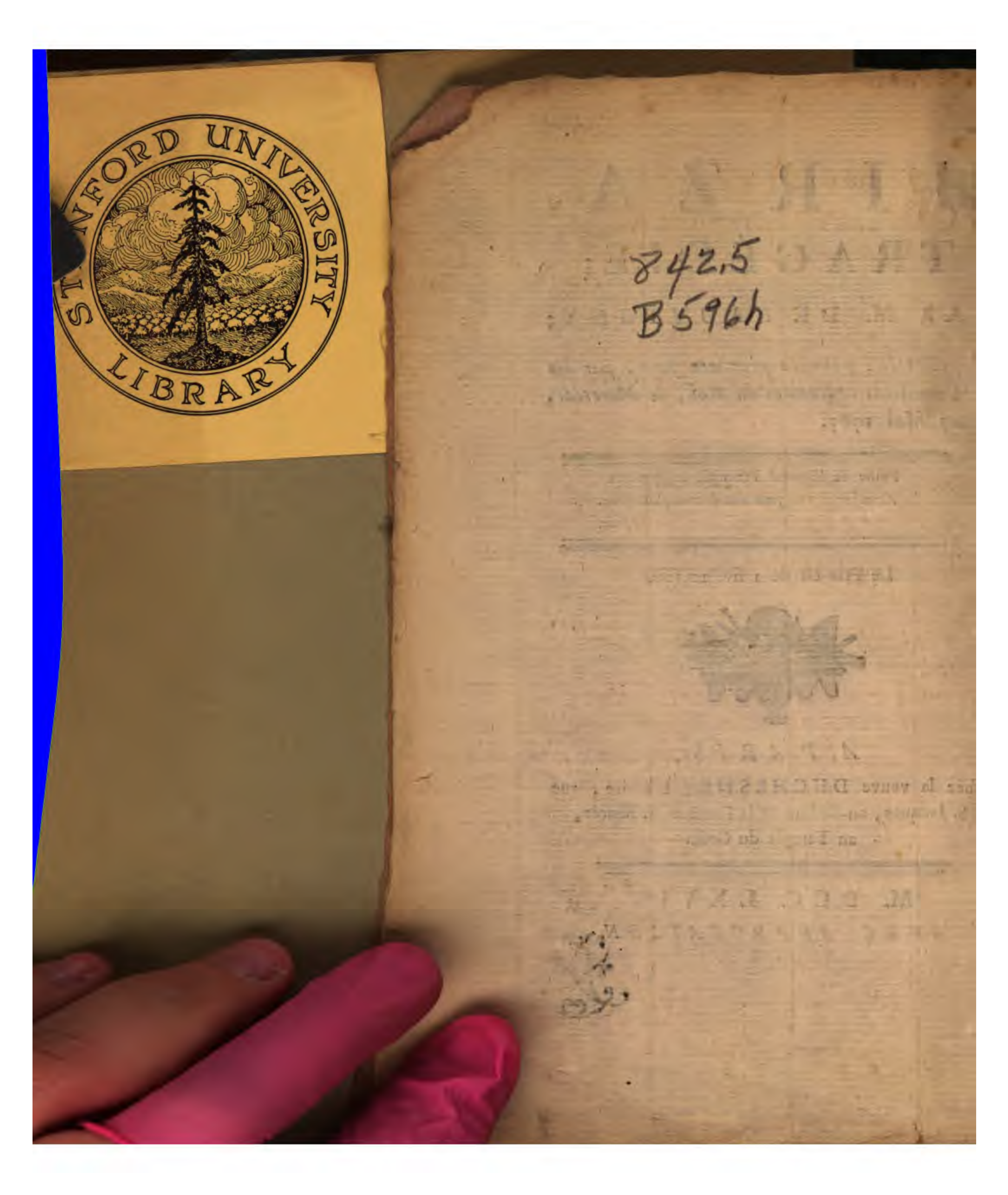


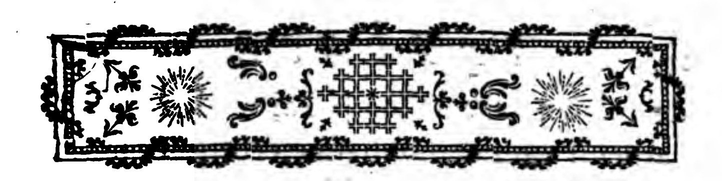


A PARIS,
Chez la veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVII.
AVEC APPROBATION.

Co

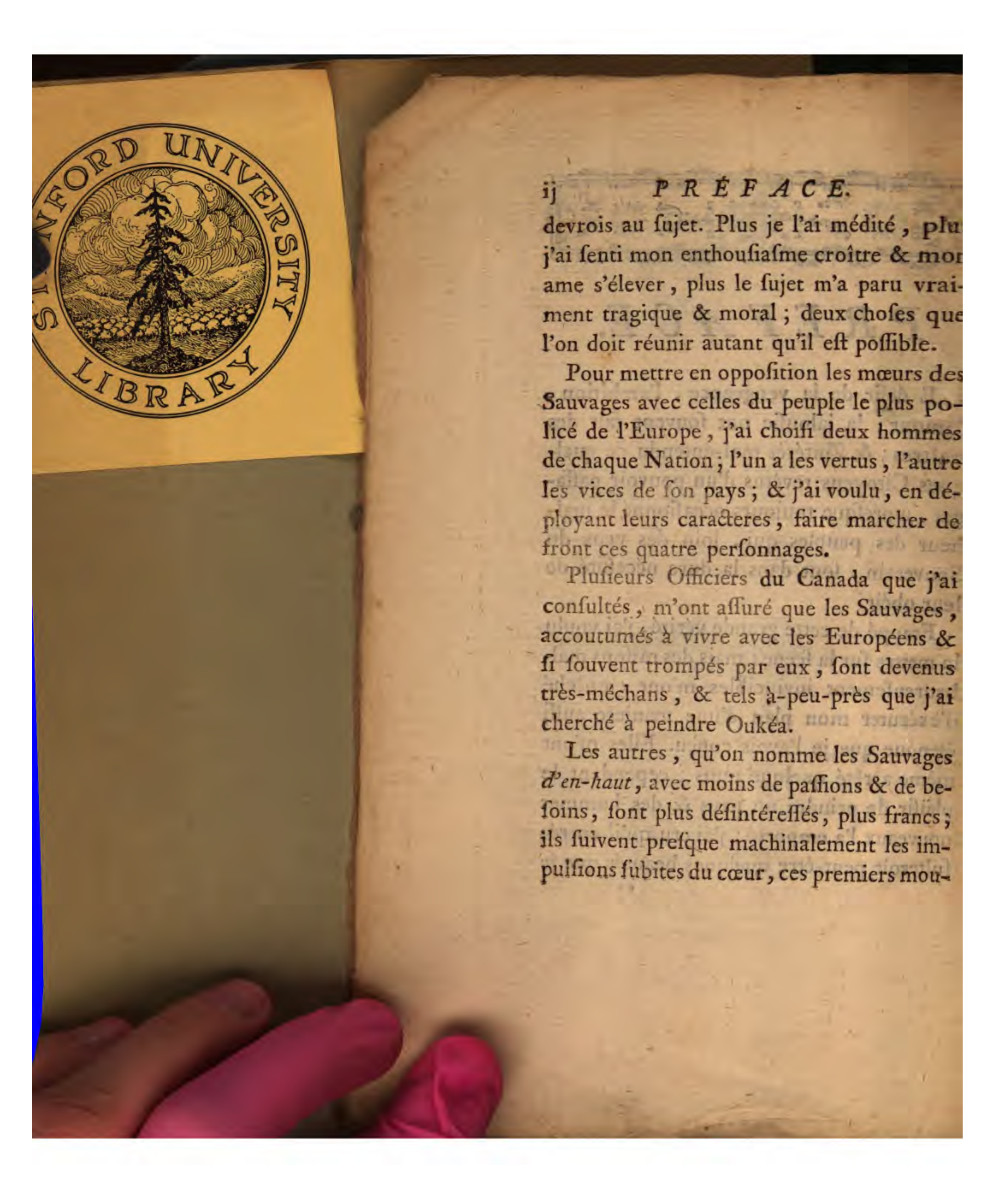

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY
842.5
B596h



PRÉFACE.

LE deſir de la vengeance, l'ambition, l'amour, la jalouſie ont ſouvent fait des traîtres; & l'intérêt mal-entendu de quelques Citoyens revêtus d'un pouvoir paſſager, a preſque toujours occaſionné le malheur des peuples qui, loin des yeux du Souverain, ſont dans la dure néceſſité de leur obéir.

Frappé de cette grande vérité, j'ai voulu la mettre ſur la ſcene; mais des raiſons malheureuſement invincibles m'ont empêché d'exécuter mon plan d'une maniere auſſi étendue que je l'avois conçu. Elles m'ont même arrêté quelque tems; cependant le plaiſir de peindre un pays & des hommes nouveaux l'a emporté; j'ai cru qu'il en réſulteroit peut-être quelques beautés que je



devrois au ſujet. Plus je l'ai médité, plu j'ai ſenti mon enthouſiaſme croître & mor ame s'élever, plus le ſujet m'a paru vraiment tragique & moral; deux choſes que l'on doit réunir autant qu'il eſt poſſible.

Pour mettre en oppoſition les mœurs des Sauvages avec celles du peuple le plus policé de l'Europe, j'ai choiſi deux hommes de chaque Nation; l'un a les vertus, l'autre les vices de ſon pays; & j'ai voulu, en déployant leurs caracteres, faire marcher de front ces quatre perſonnages.

Pluſieurs Officiers du Canada que j'ai conſultés, m'ont aſſuré que les Sauvages, accoutumés à vivre avec les Européens & ſi ſouvent trompés par eux, ſont devenus très-méchans, & tels à-peu-près que j'ai cherché à peindre Oukéa.

Les autres, qu'on nomme les Sauvages *d'en-haut*, avec moins de paſſions & de beſoins, ſont plus déſintéreſſés, plus francs; ils ſuivent preſque machinalement les impulſions ſubites du cœur, ces premiers mou-

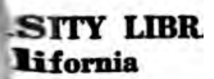
vemens de la pitié qui nous rendent généreux & bons ; car, comme dit un Auteur célèbre, » qu'est-ce que la générosité, » la clémence, l'humanité, sinon la pitié » appliquée aux foibles, aux coupables ou » à l'espece humaine en général « ?

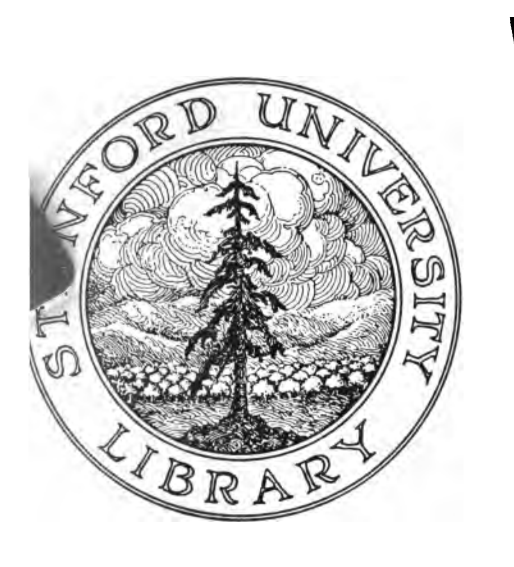
Ces Sauvages, uniquement occupés de la chasse ou de la guerre, ne connoissent à-peu-près que le physique de l'amour (*a*). Si j'ai donné un sentiment plus tendre à la femme, son amour est l'ouvrage d'un François.

Ce n'est point dans la vue de faire des vers pompeux, mais seulement pour pein-

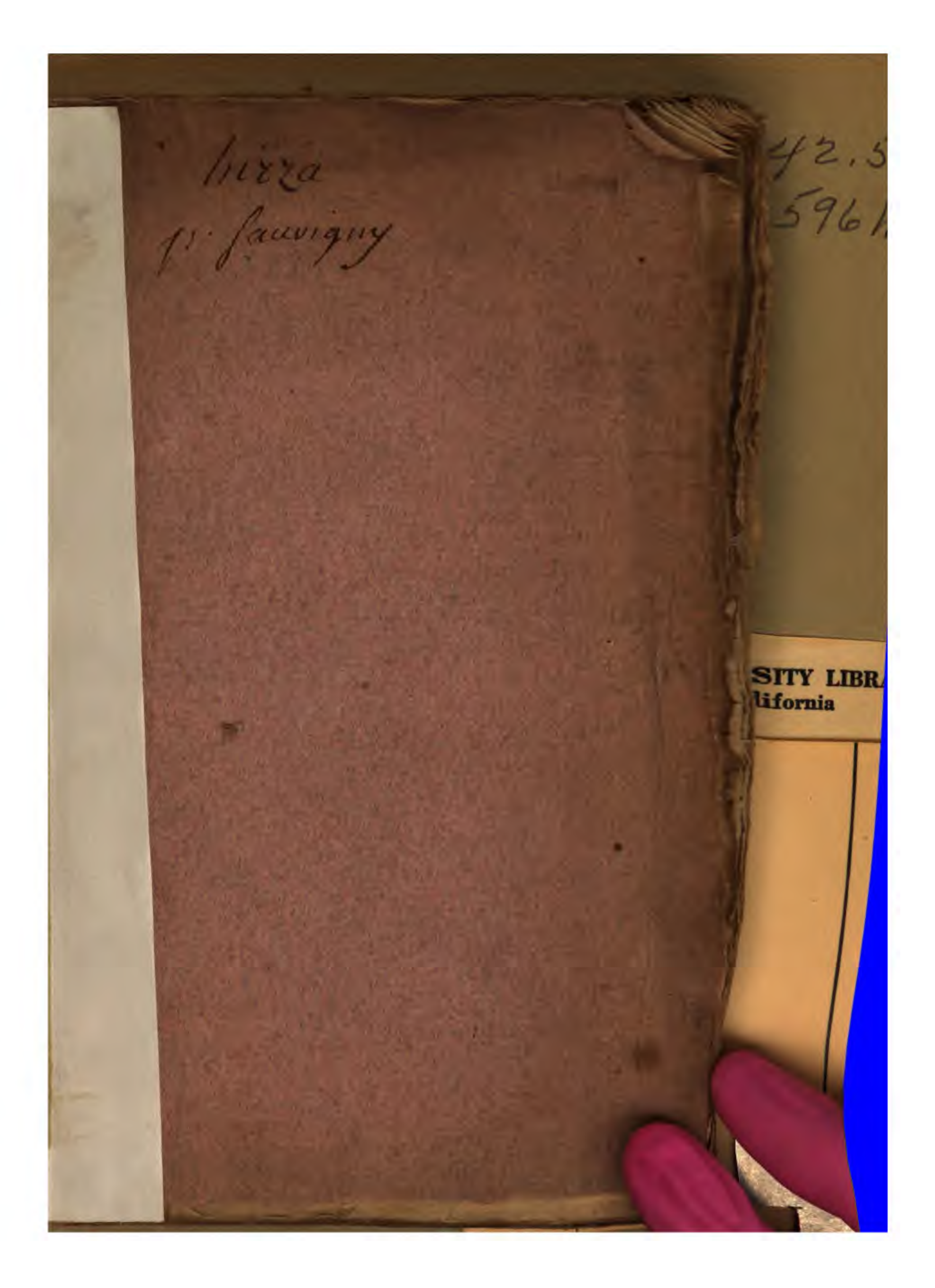
(*a*) M. Rousseau, égalité des conditions.

Le physique de l'amour est ce desir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre ; le moral est ce qui détermine ce desir & le fixe sur un seul objet exclusivement, ou qui, du moins, lui donne, pour cet objet préféré, un plus grand degré d'énergie : or il est facile de voir que le moral de l'amour est un sentiment factice, né de l'usage de la société, & célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté & de soin, pour établir leur empire & rendre dominant le sexe qui devroit obéir.... Le Sauvage écoute le tempérament qu'il a reçu de la nature, & non le goût qu'il n'a pû acquérir.




ST NFORD UNIVERSITY
LIBRARY




Mirza
p. Sauvigny
42.5
596
SITY LIBRA
lifornia

applaudis : Hirza en eſt devenue plus intéreſſante. Je conçois que c'eſt l'intérêt qui doit être le premier mérite d'un Ouvrage fait pour être repréſenté.

Je mets ici la premiere Approbation de ma Piece, qui a été reçue ſous le titre des *Sauvages*.

J'ai lû, par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *les Sauvages*, *Tragédie* ; & je crois qu'on peut en permettre la repréſentation. A Paris, ce 9 Novembre 1765. MARIN.

Vû l'Approbation, permis de repréſenter ; ce 11 Novembre 1765. DE SARTINE.



HIRZA.

HIRZA,

TRAGÉDIE.

A



Et nos Dieux ſont par nous vainement implorés !
Ils ont vu les François de ton ſang enivrés,
Sans pouvoir t'arracher à leur glaive homicide !
Appui du Canada, notre Chef intrépide,
Auſſi prompt que les vents, eût fait voler la mort
Des remparts de Québec aux monts du Labrador :
C'eſt du ſang des François qu'il cimentoit ſa gloire ;
Et le nom de Thamar vivra dans leur mémoire.
Triſte Niagara, ſéjour craint de nos Dieux,
Vous, rochers menaçans, & vous, flots furieux,
Qui des monts inégaux couvrant les vaſtes cimes
Tombez en mugiſſant d'abîmes en abîmes,
Vous avez vu briſer le calumet de paix,
Par un monſtre animé ſous la main des François :
Un vaiſſeau qui des flots s'élevant juſqu'aux nues
Agitoit dans les airs ſes ailes étendues,
De longs tubes d'airain qu'il portoit dans ſes flancs
Frappoient d'un bruit affreux les monts retentiſſans :
Sous tes pieds, ô Thamar, tu ſens trembler la terre ;
Tu cours, la flamme en main, défiant le tonnerre,
Abîmer dans les eaux ce coloſſe odieux,
Qui de ſon poids énorme eût accablé ces lieux.
Nous étions ſous ta garde, à l'abri des tempêtes :
La hache des François vient de frapper nos têtes.
Pleurons, amis, pleurons, notre ſoutien n'eſt plus :
L'Europe eſt triomphante & nos Dieux ſont vaincus.

HIRZA.

Quoi ! ta bouche, Hiaskar, eſt ouverte à la plainte !
Compagnon de Thamar, connoîtrois-tu la crainte ?
Garde-toi d'avilir, par un ſi lâche effroi,
Tes Dieux & ton pays, & nos Guerriers & toi.
Du moins imite Hirza. Thamar étoit mon pere :
Hélas ! moi qui l'aimois, moi qui lui fus ſi chere,
Ai-je fait ſur ſa tombe éclater mes douleurs ?
Que le ſang des François y coule avant nos pleurs.
J'embraſſe cet eſpoir ; il plaît à mon courage.
Apprenez d'une femme à repouſſer l'outrage ;
Venez, Guerriers : un Dieu de notre honneur jaloux,
Un Dieu qui m'a parlé, marchera devant vous.
Mais que vois-je ? un revers aura pu vous abattre !
Ciel ! eh quoi ! vous pleurez, vous qui pouvez combattre !
Vous n'entendez donc pas nos farouches vainqueurs,
Dans leur barbare joie, inſulter à vos pleurs ?
Vous ne voyez donc pas les mânes de mon pere,
Dans l'ombre de la mort frémiſſant de colere,
Retracer à vos yeux ce qu'il a fait pour vous !
Quand nos Chefs revenoient ſanglans, percés de coups,
Quand ils mouroient en proie à la fureur des armes,





Ne leur prodiguoit-il que d'impuissantes larmes ?
Il couroit les venger : imitez sa valeur ;
Et sacrifiant tout à ma juste fureur,
Allez, pour appaiser son sang qui fume encore,
Frapper, exterminer des monstres que j'abhorre.

HIASKAR.

Si je perdois l'espoir de remplir tes souhaits,
Je t'avouerois ma honte, & je m'en punirois.
Va, crois en Hiaskar ; étouffe un vain murmure :
Ta fureur est aveugle & ma haine est plus sûre.
Courir en téméraire au devant du danger,
C'est hâter sa défaite, & non pas se venger.
Nos Vainqueurs sont armés par un pouvoir céleste,
Veux-tu de nos Guerriers voir immoler le reste ?
Veux-tu voir enchaîner par ces Tyrans heureux,
Nos femmes, nos enfans, & toi-même avec eux ?

HIRZA.

Que dis-tu ? des François moi subir l'esclavage !
S'ils ont le bras d'un Dieu, j'ai le cœur d'un Sauvage ;
Je sais mourir.

OUKEA.

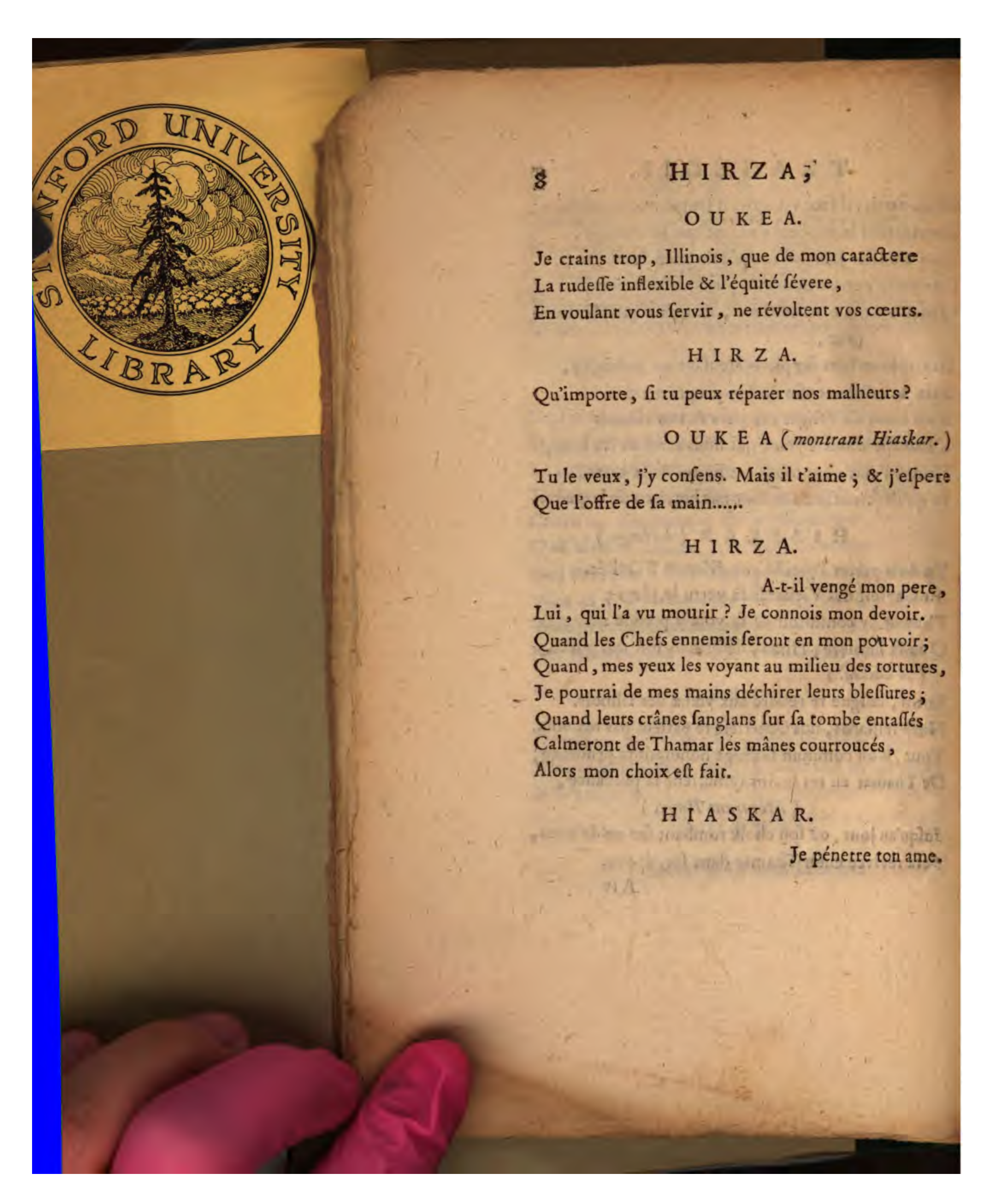
Arrête. Il ne nous suffit pas

De mourir : il faut vaincre ; il faut dans nos combats,
Consultant la prudence autant que le courage,
Ne rabaisser jamais l'orgueil du nom Sauvage.
L'adresse contre nous fait plus que la valeur ;
Que l'exemple nous serve, & qu'un peuple trompeur,
Lui-même sous ses pieds creusant un précipice,
Soit la victime enfin de son propre artifice.
Il est tems de venger ton pere & nos climats.
L'Europe a des Tyrans qui nous tendent les bras,
L'un à l'autre opposons ces fléaux de la terre,
Et qu'ils soient seuls en bute aux horreurs de la guerre.

HIASKAR (*à Hirza.*)

Tu dois prêter l'oreille aux discours d'Oukéa.
Au Conseil des Viellards sa vertu le plaça ;
Thamar l'y consultoit & sa voix y préside :
Que sa lumiere, Hirza, désormais soit ton guide.
(*A Oukéa.*)
Et toi, daigne te rendre aux vœux des Illinois.
Nos Vieillards, nos Guerriers te parlent par ma voix.
Tous, d'un commun suffrage honorant ta prudence,
De Thamar en tes mains remettent la puissance,
(*Montrant Hirza.*)
Jusqu'au jour, où son choix tombant sur un de nous,
Fera revivre enfin Thamar dans son époux.





OUKEA.

Je crains trop, Illinois, que de mon caractere
La rudesse inflexible & l'équité sévere,
En voulant vous servir, ne révoltent vos cœurs.

HIRZA.

Qu'importe, si tu peux réparer nos malheurs?

OUKEA (*montrant Hiaskar.*)

Tu le veux, j'y consens. Mais il t'aime; & j'espere
Que l'offre de sa main......

HIRZA.

A-t-il vengé mon pere,
Lui, qui l'a vu mourir? Je connois mon devoir.
Quand les Chefs ennemis seront en mon pouvoir;
Quand, mes yeux les voyant au milieu des tortures,
Je pourrai de mes mains déchirer leurs blessures;
Quand leurs crânes sanglans sur sa tombe entassés
Calmeront de Thamar les mânes courroucés,
Alors mon choix est fait.

HIASKAR.

Je pénetre ton ame.

Et ce jeune François qu'un fol honneur enflamme,
Qui, pourſuivi des ſiens s'eſt jetté dans nos bras,
Eſt celui qu'en ſecret....

HIRZA.

Je ne m'en défends pas.
Oui, j'aime Monréal, ſa valeur m'a dû plaire.
Et j'ai du moins, ingrats, ce reproche à vous faire,
Qu'entre tant de Guerriers un ſeul n'oſe aujourd'hui
Devenir mon vengeur & s'égaler à lui.
Monréal vous apprit l'art ſanglant de la guerre;
Aſſez les Alliés de la fiere Angleterre
Ont élevé ſa gloire en tombant ſous ſes coups.
Aujourd'hui triomphant, il revient parmi nous:
Puiſque vous trahiſſez ma plus chere eſpérance,
C'eſt de lui ſeul ici que j'attends la vengeance.

OUKEA.

Eh quoi! ſur des François?

HIRZA.

Oui ſans doute, ſur eux.
Ce Guerrier opprimé par leur Chef orgueilleux,
A droit de s'en venger, autant que moi peut-être.
Fils malheureux, la France à peine le vit naître,
Que ſon pere, à regret s'arrachant de ſes bras,





Vint chercher parmi nous la gloire & les combats.
Le Tyran de Québec, éveillé par l'envie,
Fontalbar a noirci, perſécuté ſa vie :
Et pour comble d'horreurs, arrivé dans ces lieux,
Le fils n'éprouva pas un ſort moins rigoureux.
Oukéa, j'attends tout de ce Héros que j'aime ;
Il vengera mon pere, & le ſien & lui-même.
Ma main eſt à ce prix.

OUKEA.

O Ciel ! lui, ton époux !
Notre Chef, un François !

HIRZA.

Il ne l'eſt plus pour nous.
Et s'il peut à mon gré.....

OUKEA.

Quel horrible langage !
Avant qu'à ton pays tu faſſes cet outrage,
Dans ſon ſang ennemi....

HIRZA.

Tu plongerois ton bras!
Songe à tous ſes exploits.

OUKEA.

Je crains ſes attentats.

HIRZA.

Quoi ! l'ami de Thamar....

OUKEA.

Eſt-il digne de l'être ?

HIRZA.

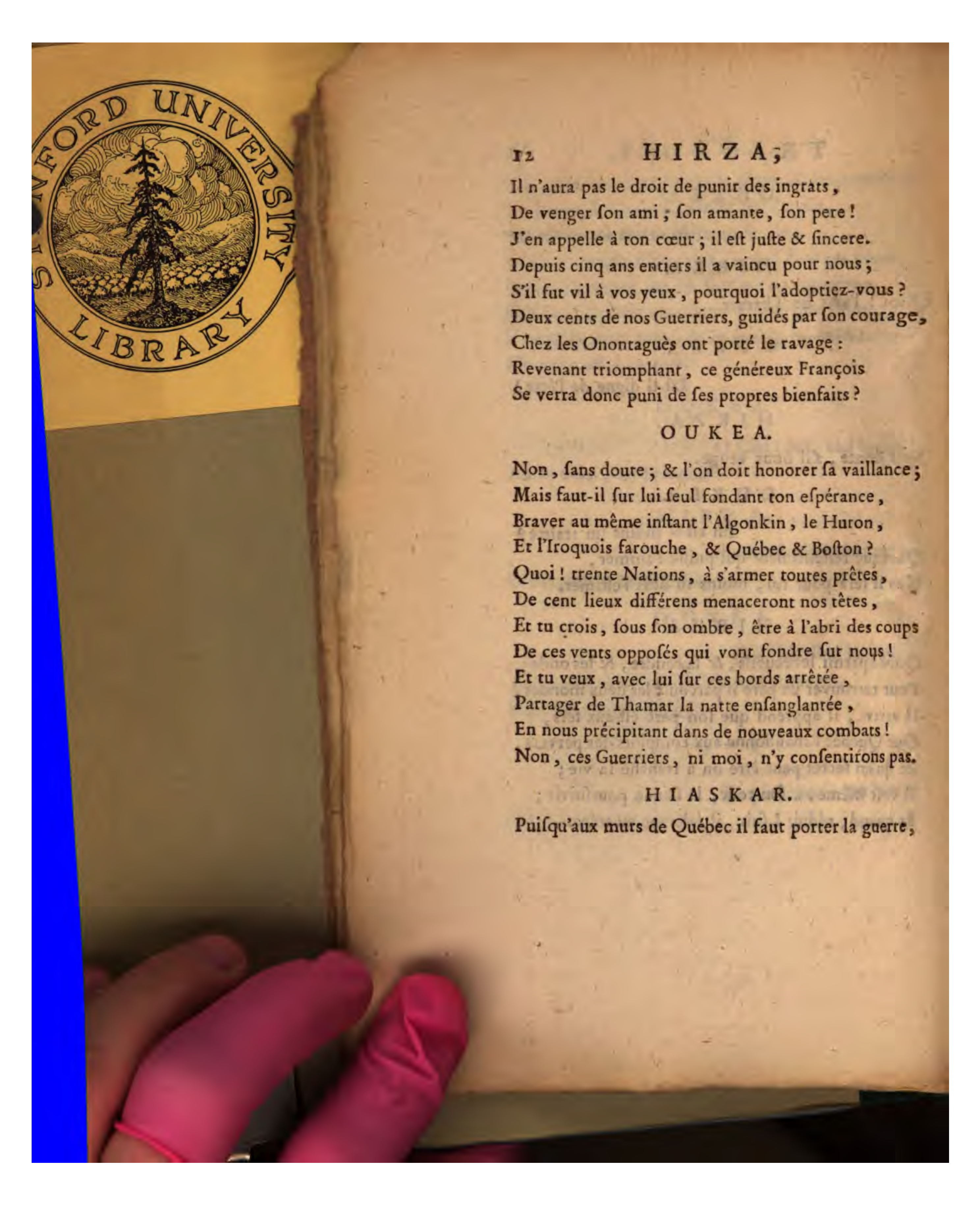
Sans doute, s'il nous venge.

OUKEA.

En eſt-il moins un traître ?
Quelque reſſentiment qui puiſſe l'animer,
Plus il fera pour toi, moins tu dois l'eſtimer.

HIRZA.

Quoi ! parmi les écueils, & la foudre, & les ondes,
Pour retrouver un pere il parcourt les deux mondes,
Il arrive, il apprend que ſon pere eſt aux fers,
Que Québec l'abandonne aux complots des pervers,
Et qu'en ſecret peut-être on a tranché ſa vie ;
Il voit même, à ſon tour, la ſienne pourſuivie ;
Et quand, réduit à fuir, il échappe au trépas,



Il n'aura pas le droit de punir des ingrats,
De venger ſon ami ; ſon amante, ſon pere !
J'en appelle à ton cœur ; il eſt juſte & ſincere.
Depuis cinq ans entiers il a vaincu pour nous ;
S'il fut vil à vos yeux, pourquoi l'adoptiez-vous ?
Deux cents de nos Guerriers, guidés par ſon courage,
Chez les Onontaguès ont porté le ravage :
Revenant triomphant, ce généreux François
Se verra donc puni de ſes propres bienfaits ?

OUKEA.

Non, ſans doute ; & l'on doit honorer ſa vaillance ;
Mais faut-il ſur lui ſeul fondant ton eſpérance,
Braver au même inſtant l'Algonkin, le Huron,
Et l'Iroquois farouche, & Québec & Boſton ?
Quoi ! trente Nations, à s'armer toutes prêtes,
De cent lieux différens menaceront nos têtes,
Et tu crois, ſous ſon ombre, être à l'abri des coups
De ces vents oppoſés qui vont fondre ſur nous !
Et tu veux, avec lui ſur ces bords arrêtée,
Partager de Thamar la natte enſanglantée,
En nous précipitant dans de nouveaux combats !
Non, ces Guerriers, ni moi, n'y conſentirons pas.

HIASKAR.

Puiſqu'aux murs de Québec il faut porter la guerre,

Entre l'Anglois & nous applanissons la terre ;
Nous le verrons bientôt à nos voix accourir :
Alors nous reviendrons, & s'il nous faut périr,
Nous signalant du moins par des faits magnanimes,
Nous mourrons en Héros & non pas en victimes.

(*Ils sortent.*)

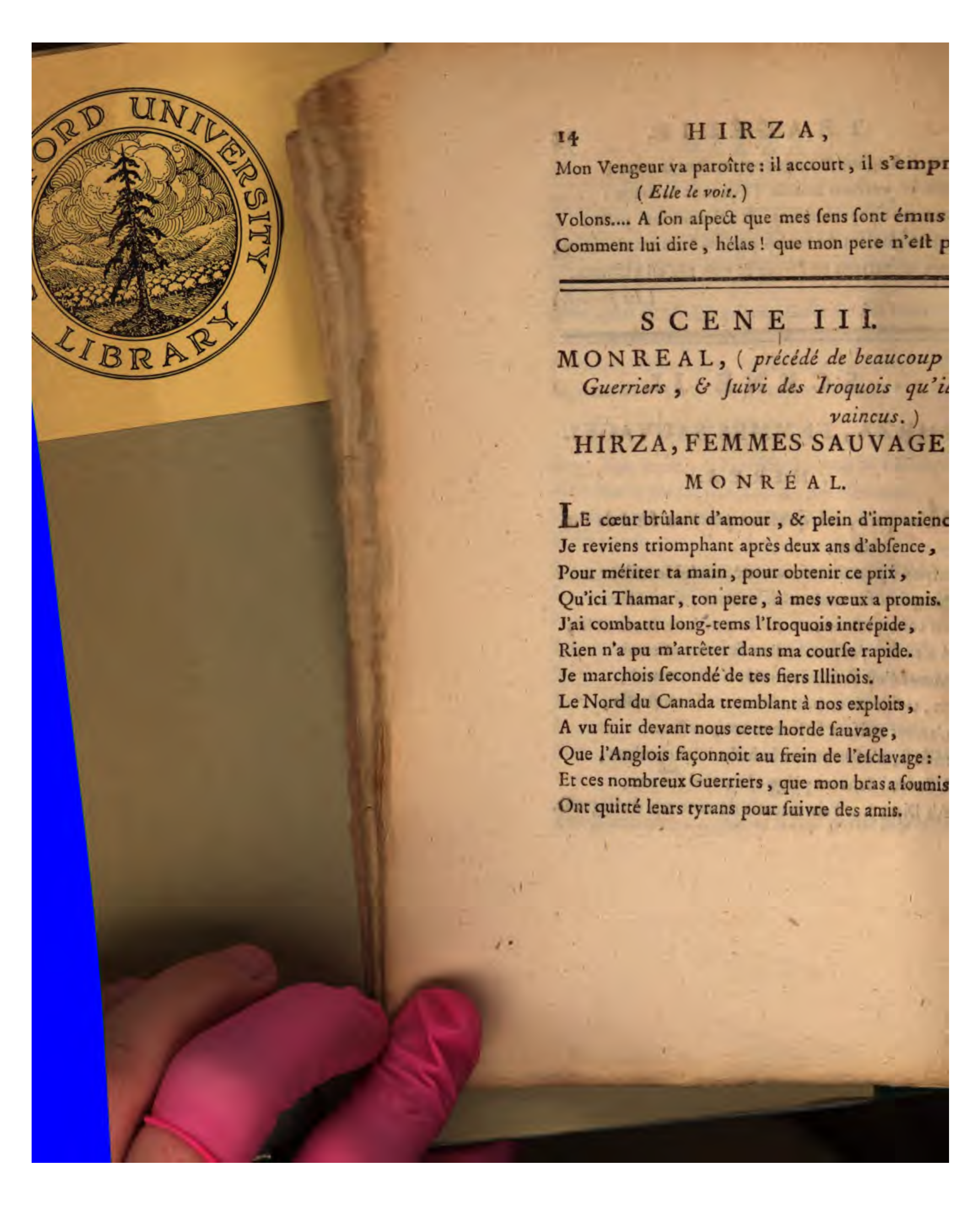
SCENE II.

HIRZA, FEMMES SAUVAGES.

HIRZA.

Mon pere, toi qu'Hirza porte au fond de son cœur,
Inspire à nos Guerriers cette intrépide ardeur,
Par qui tu fus toujours si vaillant, si terrible.
Tu connois de mon cœur le penchant invincible ;
Il n'en sera pas moins dans sa haine affermi.
Monréal est François ; mais il est ton ami ;
Et, ta fille en ce jour réclamant sa tendresse,
L'amour attisera sa fureur vengeresse....
Mais si, n'osant tenter le hasard des combats,
L'Ennemi dans un piége eût arrêté ses pas,
Ah Dieux !.... l'air retentit de cent cris d'allégresse.





Mon Vengeur va paroître : il accourt, il s'empr

(*Elle le voit.*)

Volons.... A ſon aſpect que mes ſens ſont émus

Comment lui dire, hélas ! que mon pere n'eſt p

SCENE III.

MONREAL, (*précédé de beaucoup Guerriers, & ſuivi des Iroquois qu'i vaincus.*)

HIRZA, FEMMES SAUVAGE

MONRÉAL.

Le cœur brûlant d'amour, & plein d'impatienc
Je reviens triomphant après deux ans d'abſence,
Pour mériter ta main, pour obtenir ce prix,
Qu'ici Thamar, ton pere, à mes vœux a promis.
J'ai combattu long-tems l'Iroquois intrépide,
Rien n'a pu m'arrêter dans ma courſe rapide.
Je marchois ſecondé de tes fiers Illinois.
Le Nord du Canada tremblant à nos exploits,
A vu fuir devant nous cette horde ſauvage,
Que l'Anglois façonnoit au frein de l'eſclavage :
Et ces nombreux Guerriers, que mon bras a ſoumis
Ont quitté leurs tyrans pour ſuivre des amis.

Tu peux ſeule à mes yeux embellir la victoire :
C'eſt de toi que j'attends mon bonheur & ma gloire.

HIRZA.

Sans doute, Montréal, tu connois comme moi
L'aſcendant qui m'étonne & qui m'enchaîne à toi.
Tu m'as fait éprouver ce charme, que ton âge
Sait donner au malheur, & ſur-tout au courage :
Oui, ce grand caractere & ce mépris des maux,
Ce noble orgueil empreint ſur le front des Héros,
Et tes premiers exploits, & le vœu de mon pere,
Tout enivra mon cœur de l'orgueil de te plaire.
Mais ſais-tu cependant que, malgré tes hauts faits,
Du Conſeil des Vieillards les regards inquiets
Déja tombent ſur toi ?

MONRÉAL.

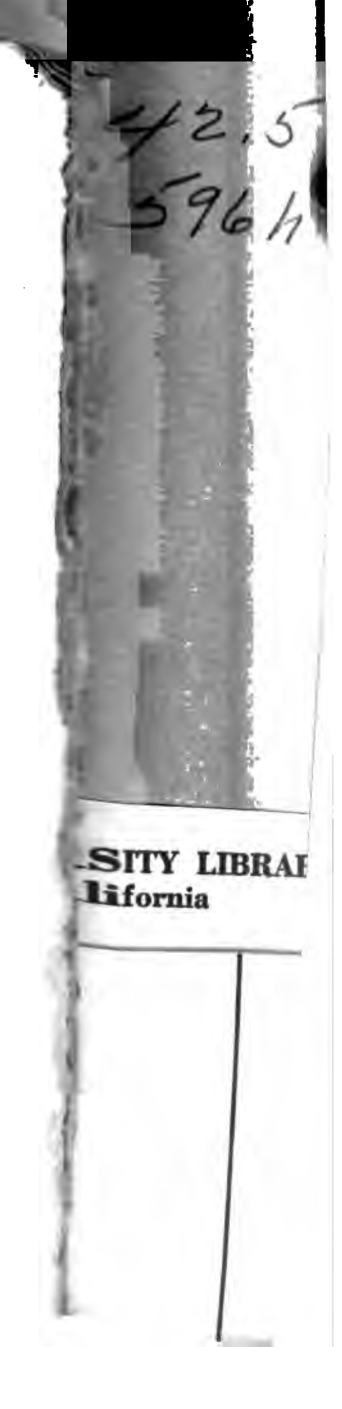
J'ai vu leur défiance :
Quel eſt donc à leurs yeux mon crime ?

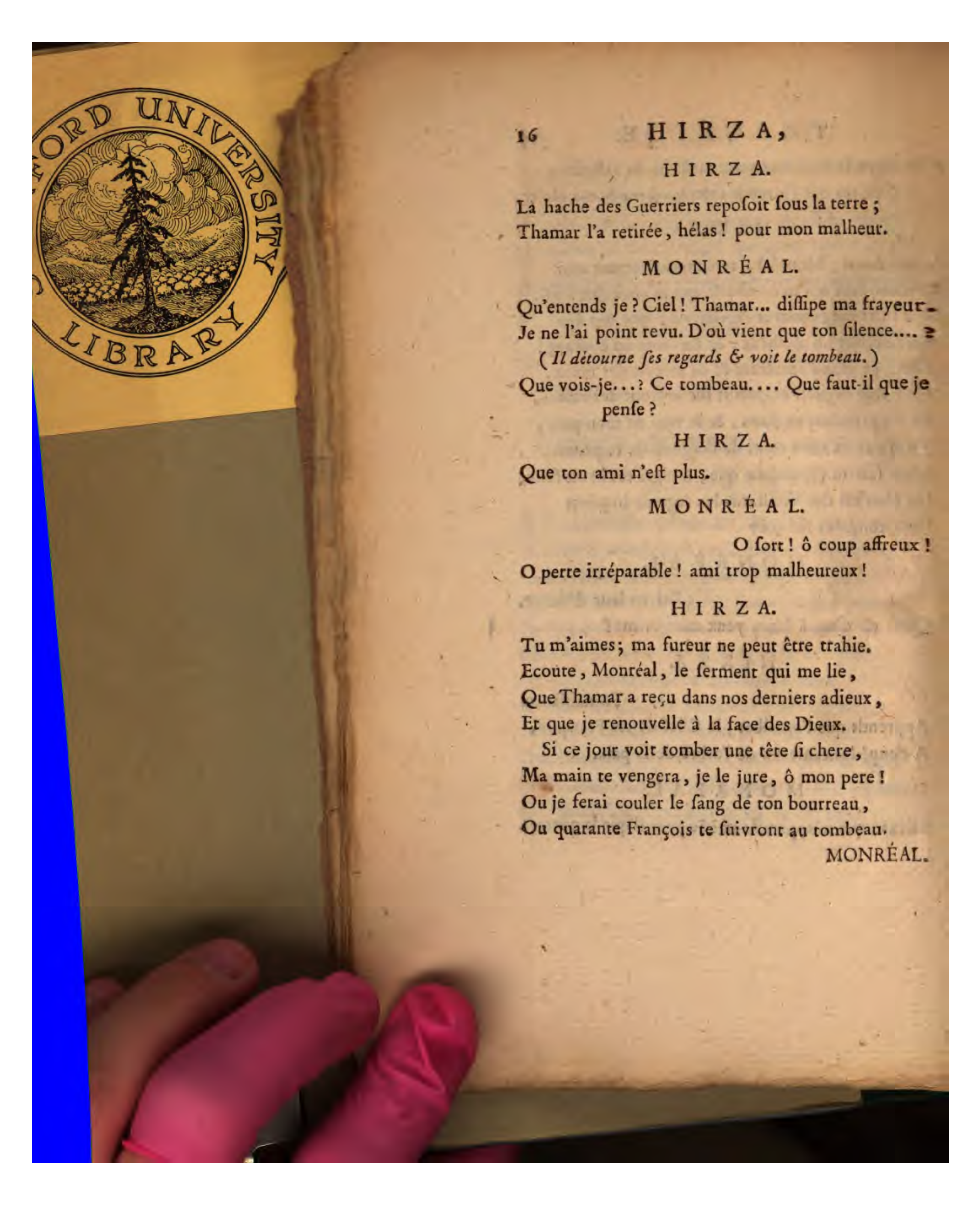
HIRZA.

Ta naiſſance.
Apprends que Fontalbar, le Chef de tes François,
A coupé les rameaux de l'arbre de la paix.

MONRÉAL.

Hirza, que m'apprends-tu ? Se peut-il que la guerre..





HIRZA.

La hache des Guerriers repoſoit ſous la terre ;
Thamar l'a retirée, hélas ! pour mon malheur.

MONRÉAL.

Qu'entends je ? Ciel ! Thamar... diſſipe ma frayeur.
Je ne l'ai point revu. D'où vient que ton ſilence.... ?
(*Il détourne ſes regards & voit le tombeau.*)
Que vois-je...? Ce tombeau.... Que faut-il que je penſe ?

HIRZA.

Que ton ami n'eſt plus.

MONRÉAL.

O ſort ! ô coup affreux !
O perte irréparable ! ami trop malheureux !

HIRZA.

Tu m'aimes ; ma fureur ne peut être trahie.
Ecoute, Monréal, le ſerment qui me lie,
Que Thamar a reçu dans nos derniers adieux,
Et que je renouvelle à la face des Dieux.
Si ce jour voit tomber une tête ſi chere,
Ma main te vengera, je le jure, ô mon pere !
Ou je ferai couler le ſang de ton bourreau,
Ou quarante François te ſuivront au tombeau.

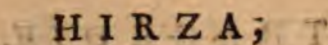
MONRÉAL.

MONRÉAL.

Et moi, par notre amour & tes Dieux que j'atteste;
Je jure qu'au Vainqueur ce fer sera funeste.
De tes pleurs & des miens Fontalbar a joui;
Mon cœur ne fut jamais malheureux que par lui.
On dit que ce Tyran a fatigué la France:
Que mes yeux jouiront d'une pleine vengeance
Je sens qu'elle est trop lente au gré de ma fureur.
J'arracherai mon pere à son lâche oppresseur.
Que m'importe quel sang vengera mon injure?
Est-il donc des liens plus saints que la nature?
Croit-on qu'impunément un Tyran détesté
Dans tout ce qui m'est cher m'aura persécuté?

HIRZA.

Dans le fond de son cœur il nous croit sa conquête;
Que ce torrent rapide à ton aspect s'arrête.
La liberté tremblante au fond de nos déserts
Voit des Dieux ennemis, tonnant du haut des airs,
D'un nouveau foudre armés, fondre à l'envi sur elle;
Sous leurs coups redoublés le Canada chancelle:
Force tous ses enfans, libres par tes exploits,
D'applaudir à ta gloire & d'admirer mon choix.
Mais, que veut Hiaskar? (*L'on entend un bruit d'armes.*)



SCENE IV.

HIASKAR, MONRÉAL, HIRZA, FEMMES SAUVAGES, TROUPES DE GUERRIERS DE LA SUITE DE MONRÉAL, TROUPES DE GUERRIERS DE LA SUITE D'HIASKAR.

HIASKAR.

Faisons tête à l'orage;
Amis, voici l'instant de montrer un courage
Qui triomphe du sort & brave les revers.
Nous n'avons que le choix du combat ou des fers.
L'étendard de la mort à nos yeux se déploie;
Et le François superbe, en contemplant sa proie,
D'un triomphe assuré semble déja jouir:
Mais il n'en jouira qu'à mon dernier soupir;
Et je vendrai si cher la victoire & ma vie,
Que je veux qu'à ma mort le Vainqueur porte envie.

MONRÉAL.

Il ne l'est pas encor.
(*A Hirza.*)

Va, compte ſur ma foi.
Je dois vaincre ſans doute en combattant pour toi.
(*Il ſort.*)

SCENE V.

HIASKAR, HIRZA, *Troupes de Guerriers Sauvages*, FEMMES SAUVAGES.

HIASKAR.

Sortez de vos tombeaux, mânes de nos ancêtres.
L'Europe oſe aſpirer à nous donner des maîtres :
Vous partagez l'affront dont on veut nous couvrir ;
Venez voir vos enfans triompher ou mourir.
(*Il ſort.*)

SCENE VI.

HIRZA, FEMMES SAUVAGES.

HIRZA.

Grands Dieux, réveillez-vous au cri de la vengeance ;
Voyez le Canada privé de ſa défenſe,



Le ſein meurtri des coups que l'Europe a portés,
Vous tendre en ſuppliant ſes bras enſanglantés.
Pourquoi céderiez-vous l'Empire de la terre?
A des Dieux étrangers, arrachez le tonnerre;
Faites baiſſer leurs fronts ſous vos pas triomphans;
Relevez vos Autels & vengez vos enfans.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OUKEA, HIASKAR.

OUKEA.

QU'HIRZA, de Monréal admirant les exploits,
Sur l'Amant qui la venge ait fait tomber son choix,
Je ne peux que la plaindre en voyant sa foiblesse ;
J'applaudis à la cause & pardonne à l'ivresse :
Mais que tous nos Guerriers, pour un foible succès,
Aient sur leurs boucliers élévé ce François,
Qu'il nous ait fait si-tôt oublier qui nous sommes,
Que sous lui cet Esclave ait vû fléchir des hommes,
Que mon Chef soit un traître, aux siens même en horreur,
Je sens que cet affront rallume ma fureur,
Je saurai l'en punir.

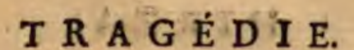


HIASKAR.

Tu ſouillerois ta gloire.
Songes-tu qu'à ſon bras nous devons la victoire ?
Nos Freres terraſſés trembloient de toutes parts ;
Mais lui les ranimant du feu de ſes regards,
Soudain ils ont repris leur audace premiere.
Que ſon ame me plaît ! Qu'elle eſt ſenſible & fiere !

OUKEA.

Crois-moi, quand au combat ce jeune ambitieux
Des rayons de ſa gloire ébloüiſſoit tes yeux,
Il flattoit les vaincus, du moins je l'en ſoupçonne ;
J'ai ſurpris ſa pitié, qui m'indigne & m'étonne :
De leur ſang tout couvert, il voloit dans leurs rangs,
Et retenoit nos bras qui déchiroient leurs flancs.
Alors cent priſonniers aſſuroient la vengeance :
Nous allions des François vaincre la réſiſtance :
A l'aſpect de leurs corps ſanglans & déchirés,
Deſſéchés dans la flamme & par nous dévorés,
Monréal a frémi, j'ai vû couler ſes larmes ;
Je l'ai vû, s'élançant au milieu de nos armes . . .
» Arrêtez, crioit-il, j'ai creuſé leur tombeau :
» Arrêtez ; par vos mains je deviens leur bourreau.
» Le ſang m'unit peut-être à ces triſtes victimes :
» Faut-il que leur trépas ſoit le fruit de mes crimes ?



Le défordre à ces mots a regné parmi nous.
Nos vieillards n'écoutant que leur jufte courroux,
Oppofoient à fes cris un cœur inéxorable ;
Quand foudain s'eft formé ce parti redoutable,
Que fon bonheur enivre, & qui cherche aujourd'hui
L'honneur honteux de vaincre & de ramper fous lui.
Il peut avec fa gloire accroître fa puiffance :
Quel frein l'arrêtera, lui qui trahit la France ?
Corrompu par le luxe & par la vanité,
Pourra-t-il s'élever jufqu'à la liberté ?
Non, fa fierté naiffante a plié fous un maître :
En époufant Hirza, fongez qu'il voudra l'être.
Il faut le prévenir par un dernier effort :
Puifqu'il veut notre honte, il faut vouloir fa mort.
Un bras sûr cette nuit à mes pieds va l'abattre.

HIASKAR.

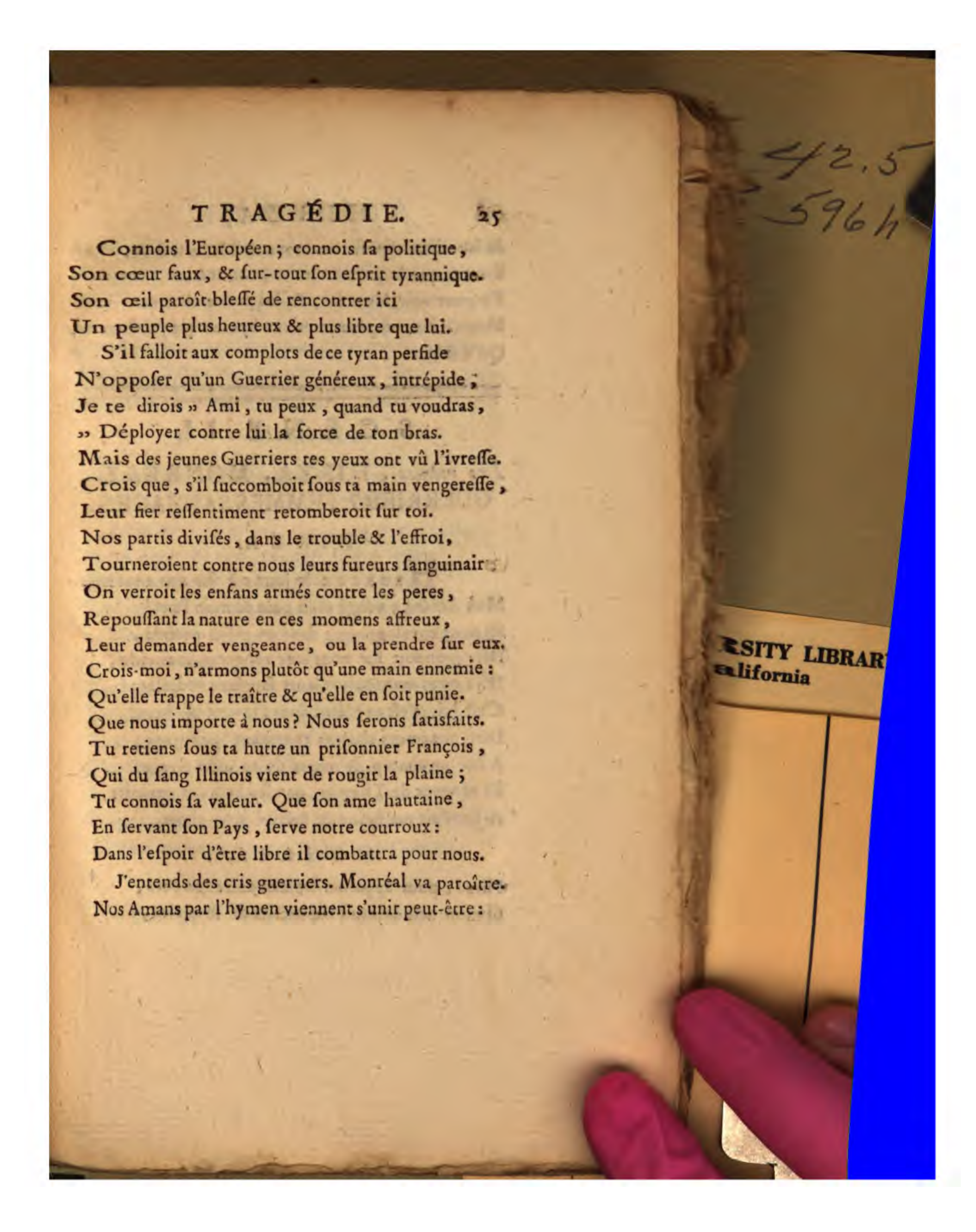
Pourquoi l'affaffiner, quand on peut le combattre ?
Quel indigne Guerrier fera fon affaffin ?
Qui d'un forfait fi bas voudra fouiller fa main ?
Qu'il paroiffe,& c'eft lui que je prends pour victime :
Dans fon infâme fang je cours laver fon crime.
Eh quoi ! la trahifon, ce vice des ingrats,
Du plus grand des Guerriers hâteroit le trépas ?
Je fuis loin d'applaudir à fa haine implacable :
Armé contre les fiens, fans doute il eft coupable :



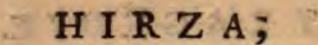
Mais, combattant pour nous, peut-il l'être à nos
yeux ?
S'il a porté trop haut ses vœux ambitieux,
Soit que l'espoir l'aveugle, ou que l'amour l'enflamme,
C'est à moi de le plaindre & d'éclairer son ame.
Si rien ne peut fléchir son orgueil indompté,
S'il est sourd à ma voix, j'entends la liberté
Qui me crie » Arme-toi : viens te couvrir de gloire :
» Des mains de ce Héros arrachant la victoire,
» Fais-lui voir en ce jour que, si son bras vainqueur
» Te surpasse en adresse, il te céde en valeur.

OUKEA.

Hé bien ! puisque tes yeux sont fermés sur ce traître,
Cher Hiaskar, écoute ; apprends à le connoître.
C'est au nom du Conseil que je te parle ici.
Ses desseins sont connus, & tout est éclairci.
Quand le vaillant Thamar & sa Horde guerriere,
Tombant sous Fontalbar, ont mordu la poussiere,
Monréal triomphant chez les Onontaguès,
Monréal en secret revoyoit des François :
Ils lui sont encor chers : il nous hait ; il balance.
Devenu notre Chef, il va servir la France ;
Douze de ses Guerriers ont surpris ses discours ;
Et plus il fait pour nous, plus je crains ses détours.



Connois l'Européen ; connois ſa politique,
Son cœur faux, & ſur-tout ſon eſprit tyrannique.
Son œil paroît bleſſé de rencontrer ici
Un peuple plus heureux & plus libre que lui.
S'il falloit aux complots de ce tyran perfide
N'oppoſer qu'un Guerrier généreux, intrépide ;
Je te dirois » Ami, tu peux, quand tu voudras,
» Déployer contre lui la force de ton bras.
Mais des jeunes Guerriers tes yeux ont vû l'ivreſſe.
Crois que, s'il ſuccomboit ſous ta main vengereſſe,
Leur fier reſſentiment retomberoit ſur toi.
Nos partis diviſés, dans le trouble & l'effroi,
Tourneroient contre nous leurs fureurs ſanguinair :
On verroit les enfans armés contre les peres,
Repouſſant la nature en ces momens affreux,
Leur demander vengeance, ou la prendre ſur eux.
Crois-moi, n'armons plutôt qu'une main ennemie :
Qu'elle frappe le traître & qu'elle en ſoit punie.
Que nous importe à nous ? Nous ſerons ſatisfaits.
Tu retiens ſous ta hutte un priſonnier François,
Qui du ſang Illinois vient de rougir la plaine ;
Tu connois ſa valeur. Que ſon ame hautaine,
En ſervant ſon Pays, ſerve notre courroux :
Dans l'eſpoir d'être libre il combattra pour nous.
J'entends des cris guerriers. Monréal va paroître.
Nos Amans par l'hymen viennent s'unir peut-être :



Je saurai m'opposer un moment à leurs vœux.
Et toi, que la pitié sollicite pour eux,
Tu peux voir Monréal, & lui parler encore.
Mais s'il ne veut pas rompre un hymen que j'abhorre,
Qu'il meure.

SCENE II.

Les mêmes, HIRZA, MONREAL, GUERRIERS, FEMMES SAUVAGES.

HIRZA.

HEUREUX le jour où sur nos ennemis
Mon Amant a vengé mon pere & mon Pays!
Ils nous envéloppoient dans un piége perfide,
Déja grondoit sur nous leur tonnerre homicide,
Déja nous menaçoient leurs sanglans coutelas;
C'est lui, c'est ce Héros dont l'invincible bras,
Dans nos cœurs abattus ramenant le courage,
A fait un champ de morts de ce vaste rivage,
Et vengeur de Thamar, par ses heureux exploits,
A satisfait ma haine & mérité mon choix.

MONREAL.

Hirza, pour appaiser les mânes de ton pere,
Si mon zele aujourd'hui mérita de te plaire,



Achéve mon bonheur ; que le plus doux des nœuds
Au pied de ce tombeau nous unisse tous deux.

OUKEA (*à Hirza.*)

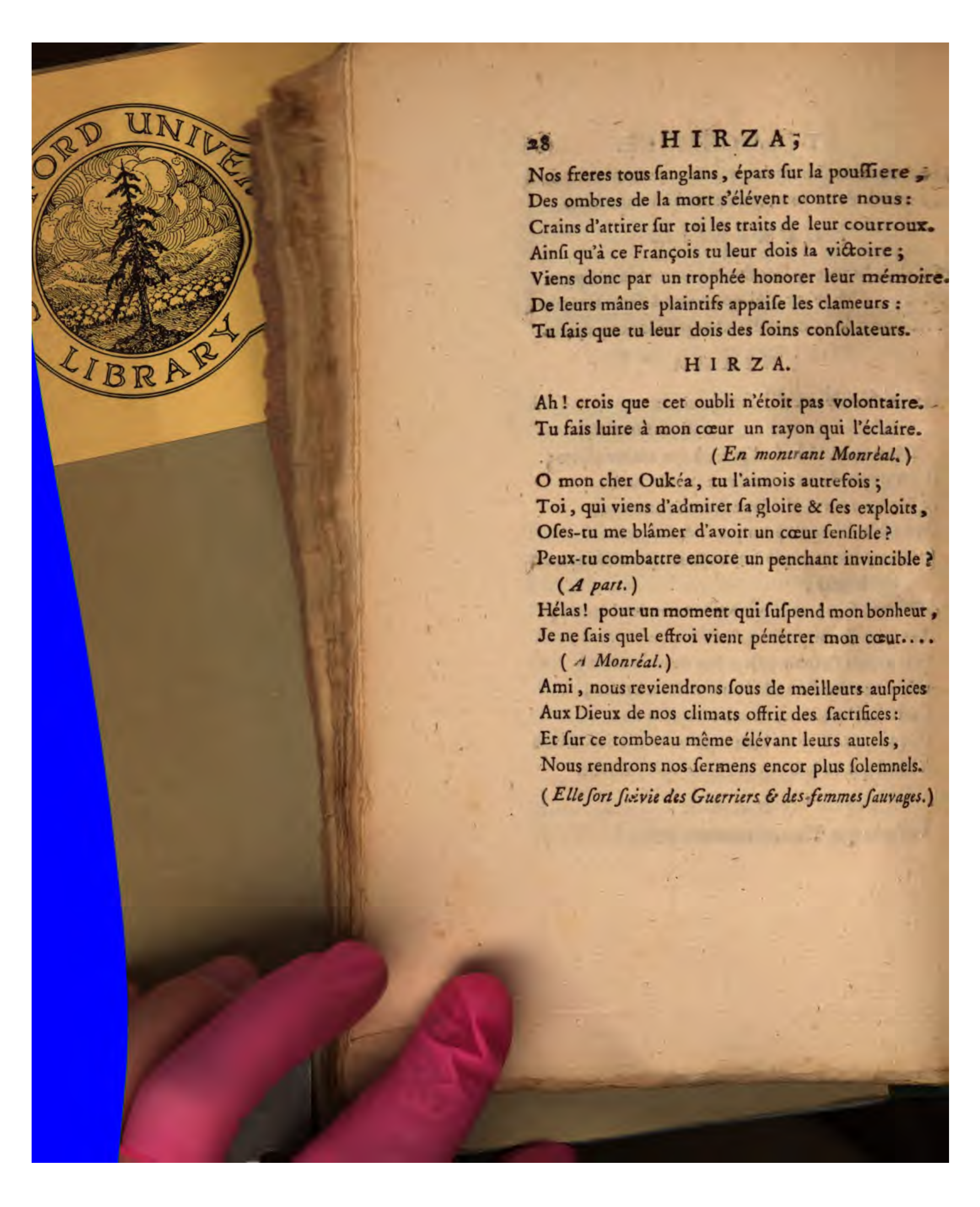
On doit beaucoup sans doute à son noble courage :
Mais, s'il faut avec lui qu'un nœud sacré t'engage ;
Du droit de commander nous privons ton époux.

HIRZA.

De ce frivole droit il sera peu jaloux.
(*A Monréal.*)
Mon cœur est le seul prix où ton amour aspire ;
Il est digne du tien, ce cœur doit te suffire.
Si l'on reconnoît mal les efforts de ton bras,
Redouble de vertu pour punir des ingrats.
Mon pere, unique objet pour qui coulent mes larmes,
Pardonne si ce jour a pour moi tant de charmes ;
Ton sang fumoit encore, il falloit un vengeur,
Et je voyois l'espoir prêt à fuir de mon cœur :
Nos Dieux ont secondé l'amour & la nature ;
Laisse-moi m'enivrer d'une volupté pure :
Daigne approuver un nœud qui m'unit pour jamais
A l'Ami qui te venge, au Héros que j'aimois.

OUKEA.

Penses-tu que Thamar exauce ta priere ?



Nos freres tous ſanglans, épars ſur la pouſſiere,
Des ombres de la mort s'élévent contre nous:
Crains d'attirer ſur toi les traits de leur courroux.
Ainſi qu'à ce François tu leur dois la victoire;
Viens donc par un trophée honorer leur mémoire.
De leurs mânes plaintifs appaiſe les clameurs:
Tu ſais que tu leur dois des ſoins conſolateurs.

HIRZA.

Ah! crois que cet oubli n'étoit pas volontaire.
Tu fais luire à mon cœur un rayon qui l'éclaire.
(*En montrant Monréal.*)
O mon cher Oukéa, tu l'aimois autrefois;
Toi, qui viens d'admirer ſa gloire & ſes exploits,
Oſes-tu me blâmer d'avoir un cœur ſenſible?
Peux-tu combattre encore un penchant invincible?
(*A part.*)
Hélas! pour un moment qui ſuſpend mon bonheur,
Je ne ſais quel effroi vient pénétrer mon cœur....
(*A Monréal.*)
Ami, nous reviendrons ſous de meilleurs auſpices
Aux Dieux de nos climats offrir des ſacrifices:
Et ſur ce tombeau même élévant leurs autels,
Nous rendrons nos ſermens encor plus ſolemnels.
(*Elle ſort ſuivie des Guerriers & des femmes ſauvages.*)

SCENE III.

MONREAL, HIASKAR.

MONREAL.

BRAVE Hiaskar, tu vois que mon bonheur s'apprête.
Soyons toujours unis. Suivons leurs pas.

HIASKAR.

Arrête.
Tout le cœur d'Hiaskar va s'ouvrir à tes yeux.
Monréal léve au Ciel un front victorieux,
Je l'honore. Eſt-il vrai que ſon ame attendrie
Aux priſonniers François vouloit ſauver la vie ?

MONREAL.

Sans doute....

HIASKAR.

Je le blâme, & je le plains.

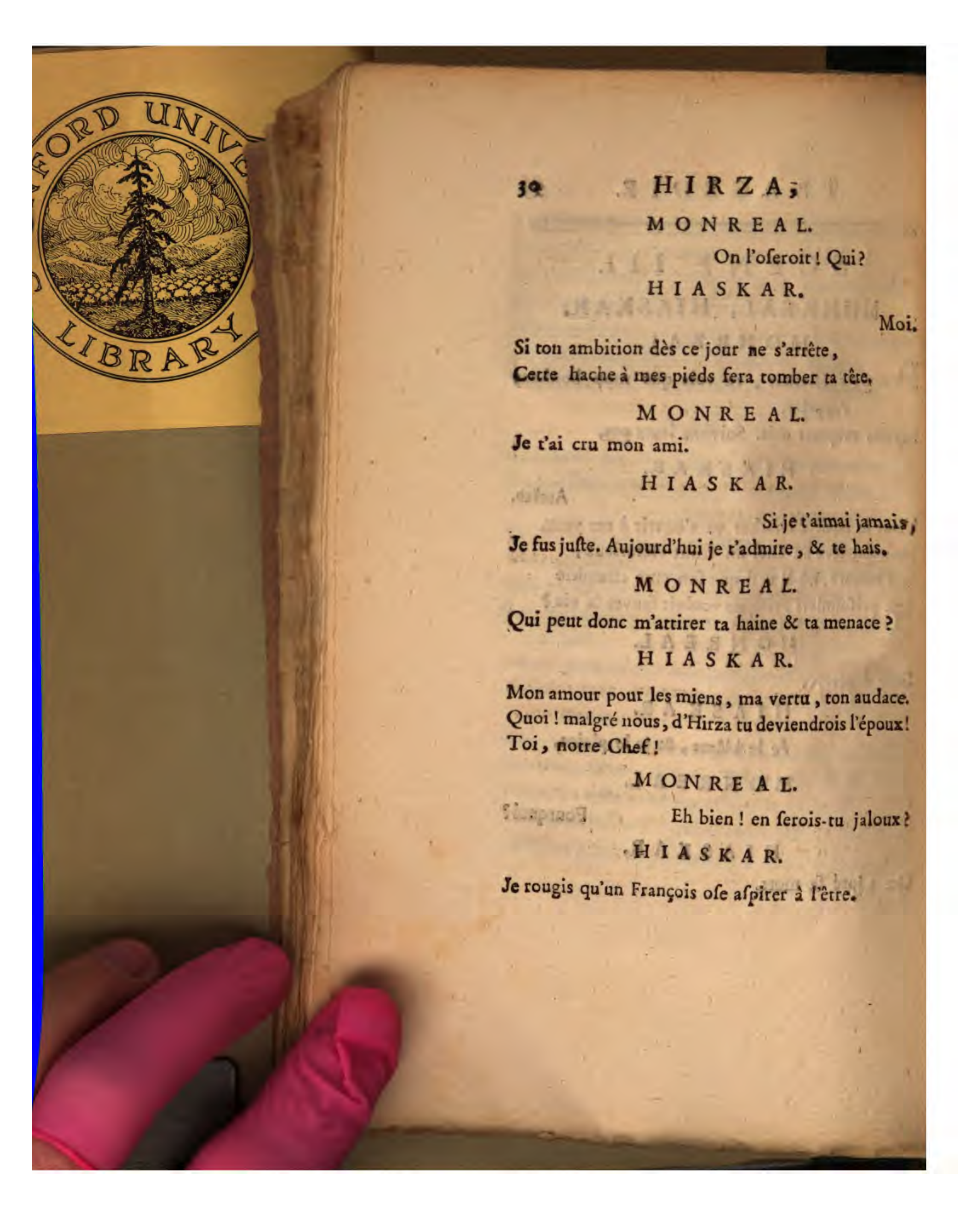
MONREAL.

Pourquoi ?

HIASKAR.

On a juré ſa mort.





MONREAL.

On l'oseroit ! Qui ?

HIASKAR.

Moi.

Si ton ambition dès ce jour ne s'arrête,
Cette hache à mes pieds fera tomber ta tête.

MONREAL.

Je t'ai cru mon ami.

HIASKAR.

Si je t'aimai jamais,
Je fus juſte. Aujourd'hui je t'admire, & te hais.

MONREAL.

Qui peut donc m'attirer ta haine & ta menace ?

HIASKAR.

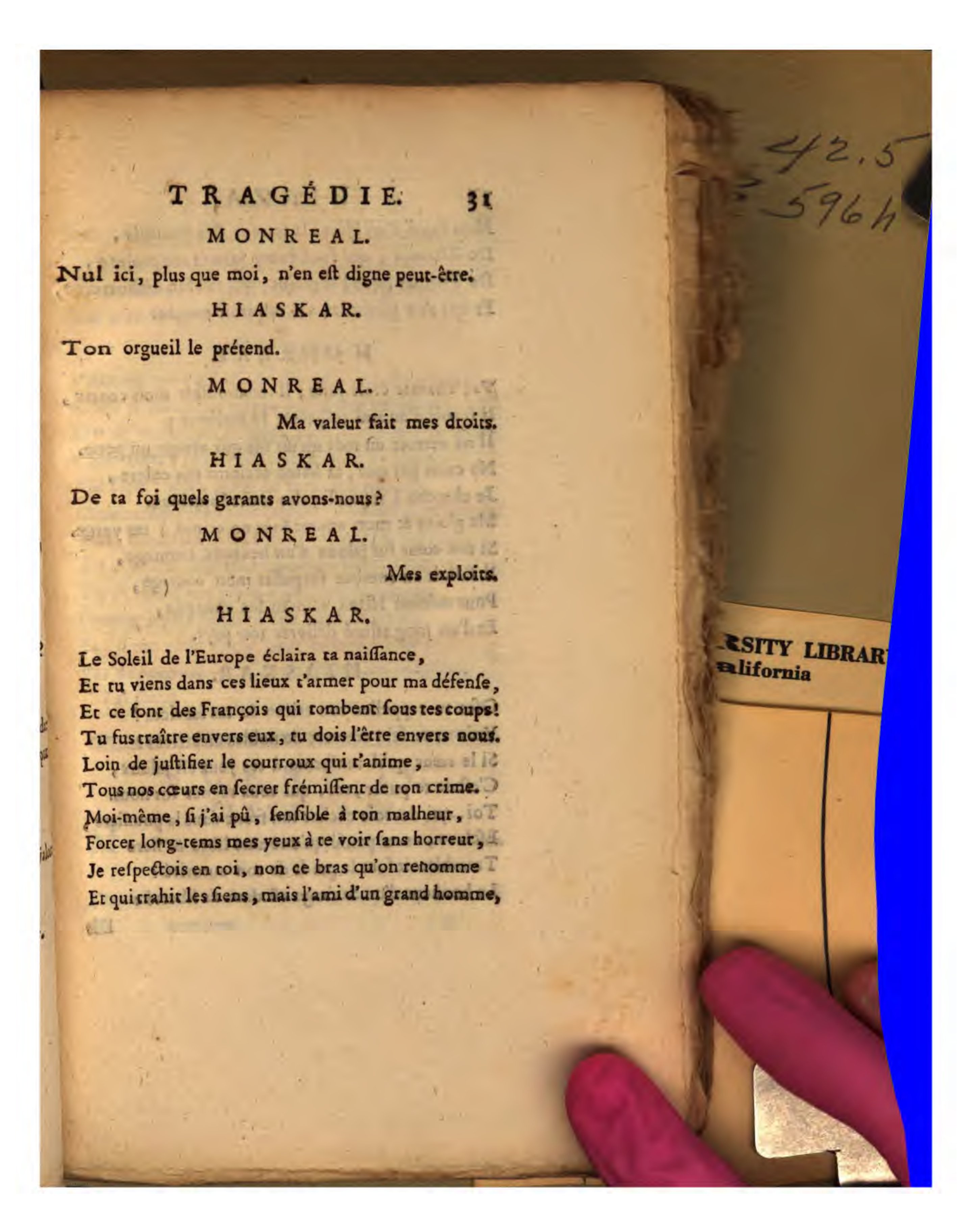
Mon amour pour les miens, ma vertu, ton audace.
Quoi ! malgré nous, d'Hirza tu deviendrois l'époux !
Toi, notre Chef !

MONREAL.

Eh bien ! en ſerois-tu jaloux ?

HIASKAR.

Je rougis qu'un François oſe aſpirer à l'être.



MONREAL.

Nul ici, plus que moi, n'en eſt digne peut-être.

HIASKAR.

Ton orgueil le prétend.

MONREAL.

Ma valeur fait mes droits.

HIASKAR.

De ta foi quels garants avons-nous?

MONREAL.

Mes exploits.

HIASKAR.

Le Soleil de l'Europe éclaira ta naiſſance,
Et tu viens dans ces lieux t'armer pour ma défenſe,
Et ce ſont des François qui tombent ſous tes coups!
Tu fus traître envers eux, tu dois l'être envers nous.
Loin de juſtifier le courroux qui t'anime,
Tous nos cœurs en ſecret frémiſſent de ton crime.
Moi-même, ſi j'ai pû, ſenſible à ton malheur,
Forcer long-tems mes yeux à te voir ſans horreur,
Je reſpectois en toi, non ce bras qu'on renomme
Et qui trahit les ſiens, mais l'ami d'un grand homme,



Mais l'ami d'un Héros la terreur des François,
De Thamar, qui sans doute ignora tes projets,
De Thamar, que j'ai plaint, que ton feu déshonore,
Et qui t'en puniroit, s'il respiroit encore.

MONREAL.

Va, Thamar étoit juste; il connoissoit mon cœur,
Il savoit d'un ami respecter le malheur;
Il ne verroit en moi qu'un fils qui venge un pere.
Ne crois pas que, ta haine excitant ma colere,
Je cherche à repousser des traits injurieux.
Ma gloire & mon amour sont un crime à tes yeux.
Si ton cœur fut jaloux d'un heureux avantage,
Il falloit au combat surpasser mon courage,
Pour mériter Hirza vaincre ses ennemis,
Et d'un joug assuré délivrer ton pays.

HIASKAR.

Oses-tu rappeller ton crime & tes services?
Vois-tu ce sein couvert de nobles cicatrices?
Si le cœur qu'il renferme à tes yeux est jaloux,
C'est de te punir, toi, qui veux régner sur nous.
Toi, qui devrois cacher ton front dans la poussiere,
Esclave, as-tu pensé qu'une ame libre & fiere
Trembleroit sous le poids de ton autorité?
Le bonheur d'un Sauvage est dans sa liberté:

Elle

Elle est d'un prix pour nous, que tu n'as pû connoître.
Du jour que tu naquis, tu rampas sous un maître.
Ta valeur à mes yeux ne te rend pas plus grand,
Tu n'as su qu'obéir, tu serois un tyran.

MONRÉAL.

J'écoute avec mépris ce discours qui me brave;
C'est le lâche qui rampe & qui seul est esclave.
Un cœur tel que le mien, qui sait braver la mort;
Peut obéir aux Rois & commander au sort:
Né sujet, il n'a point ta farouche rudesse;
Mais comme il est sans crainte, il fléchit sans bassesse.
Toi, dont l'orgueil ici veut m'imposer des loix,
Tu crus que Monréal trembleroit à ta voix.
Tu le verras aux pieds d'une épouse adorée,
Former ici les nœuds d'une chaîne sacrée;
Et, si ton cœur encor peut en être jaloux,
Par de nouveaux exploits mériter ton courroux.
(*Il sort.*)

SCENE IV.

HIASKAR *seul.*

MORTEL présomptueux, tu crois braver ma haine:
Tremble; elle est à son comble, & ta mort est certaine.





SCENE V.

OUKEA, HIASKAR.

HIASKAR *à Oukéa.*

VAINEMENT j'ai parlé ; l'indigne Monréal
Soupçonne ma franchiſe & me croit ſon rival.
Si je n'euſſe écouté que ma juſte colere,
J'aurois de ſes ſoupçons puni le téméraire.

OUKEA.

Il doit l'être, il le faut ; mais par un autre bras.
Ecoutons le François qui marche ſur mes pas.
C'eſt ce fier priſonnier dont la valeur hautaine.
A fait long-tems flotter la victoire incertaine :
C'eſt le ſeul, après toi, digne de nous venger :
A punir Monréal je prétends l'engager.



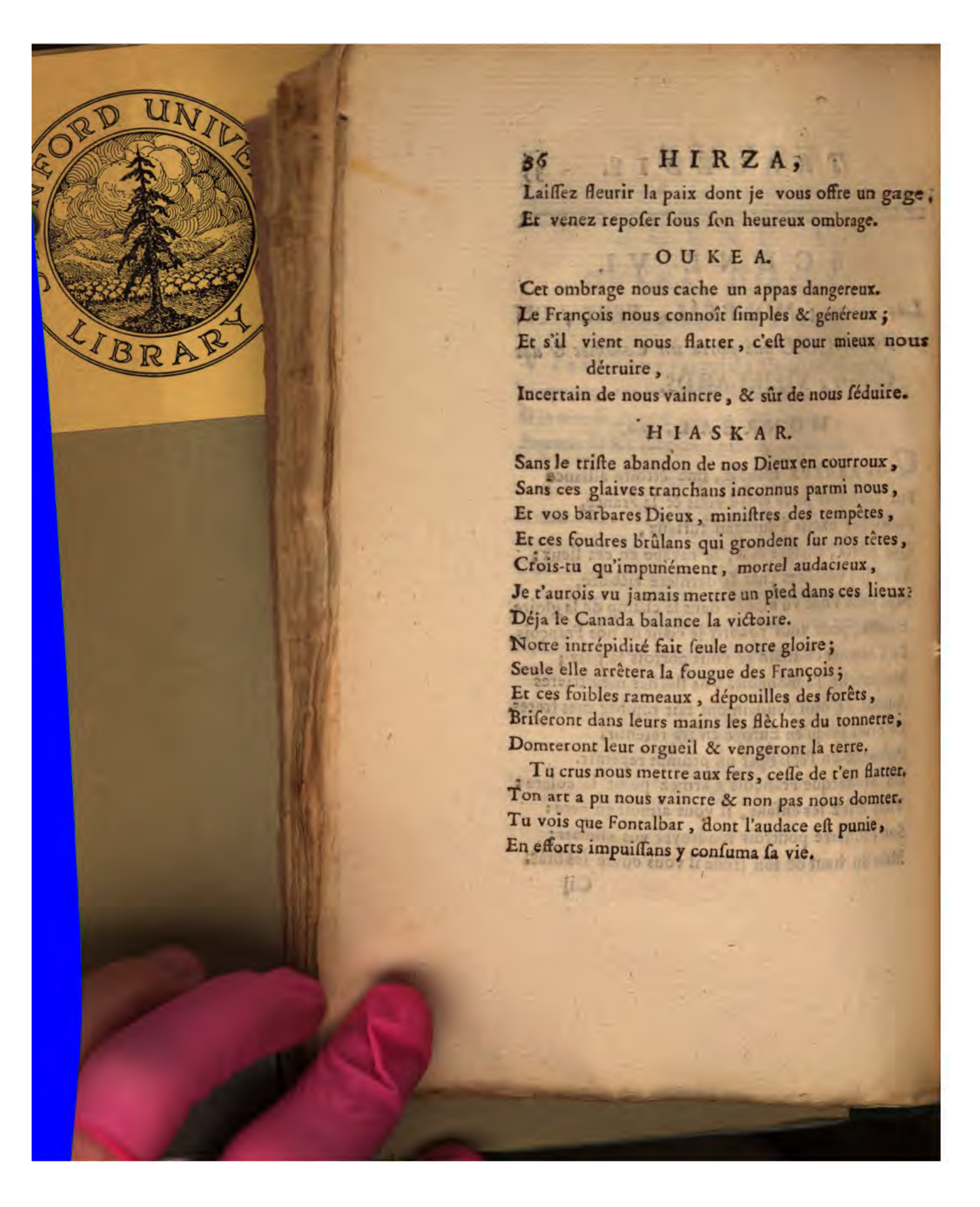
SCENE VI.

Les mêmes ; MONRÉAL, PERE ; UN FRANÇOIS *qui porte un Calumet & des Colliers* ; VIEILLARDS.

MONRÉAL, *pere.*

COURAGEUX Illinois, une étroite alliance
Fut autrefois jurée entre vous & la France.
Fontalbar excita l'ouragan furieux,
Qui porta, malgré moi, le ravage en ces lieux ;
Vous lui vendîtes cher ſa derniere victoire,
Mes yeux l'ont vu mourir dans le champ de la gloire.
Et moi, pour vous rouvrir le cœur de nos François,
Le Calumet en main je vous portois la paix ;
Ma bouche l'annonçoit. Vos flèches meurtrieres
Autour de moi ſoudain ont fait tomber mes freres.
Le bruit juſqu'en Europe en ira retentir.
Prévenez-en l'éclat par un prompt repentir.
Du Monarque François n'armez point la colere ;
Vous étiez ſes enfans, il vous aimoit en pere :
Son tonnerre pourroit foudroyer vos climats ;
Mais du haut de ſon trône il vous ouvre ſes bras.





Laiſſez fleurir la paix dont je vous offre un gage ;
Et venez repoſer ſous ſon heureux ombrage.

OUKEA.

Cet ombrage nous cache un appas dangereux.
Le François nous connoît ſimples & généreux ;
Et s'il vient nous flatter, c'eſt pour mieux nous détruire,
Incertain de nous vaincre, & sûr de nous ſéduire.

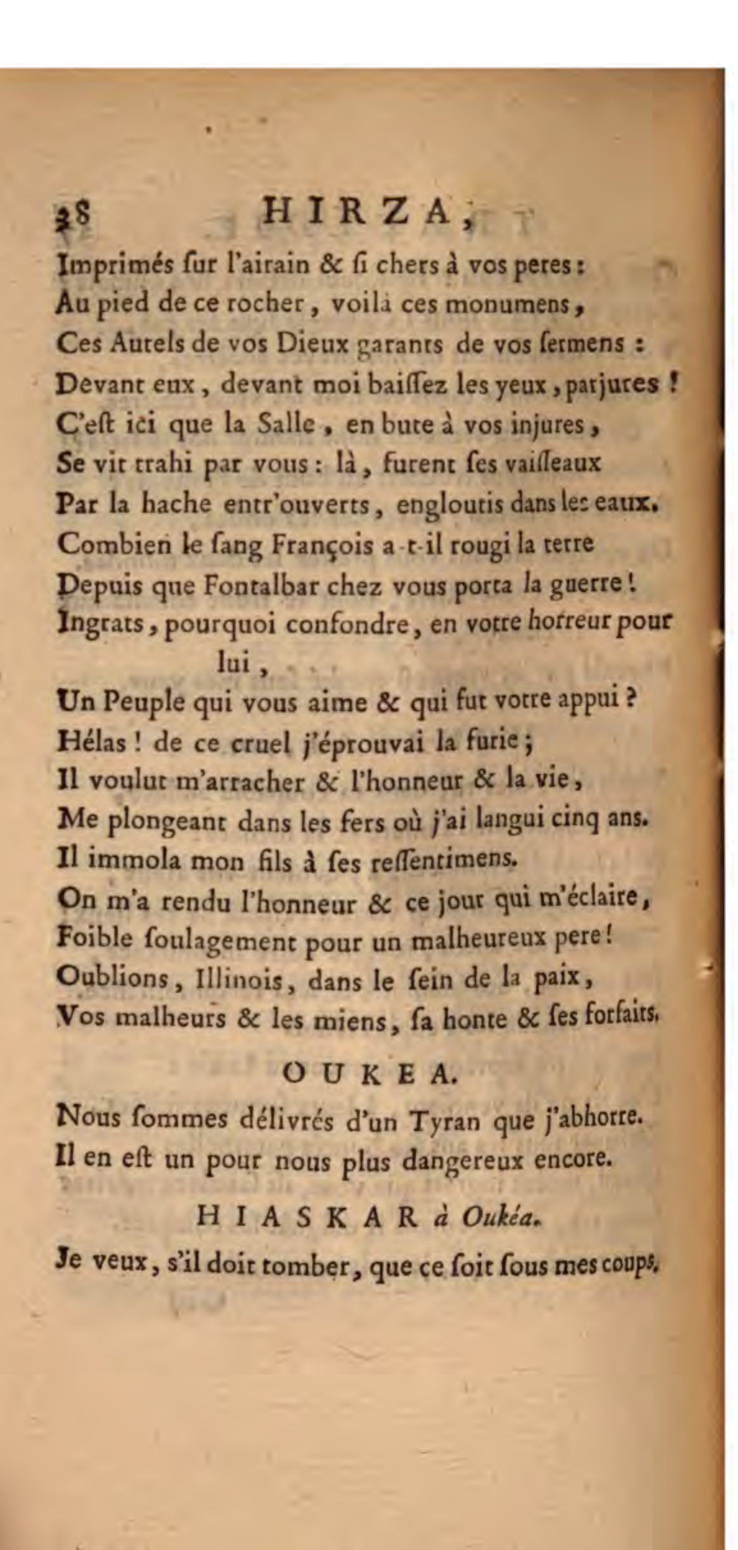
HIASKAR.

Sans le triſte abandon de nos Dieux en courroux,
Sans ces glaives tranchans inconnus parmi nous,
Et vos barbares Dieux, miniſtres des tempêtes,
Et ces foudres brûlans qui grondent ſur nos têtes,
Crois-tu qu'impunément, mortel audacieux,
Je t'aurois vu jamais mettre un pied dans ces lieux ?
Déja le Canada balance la victoire.
Notre intrépidité fait ſeule notre gloire ;
Seule elle arrêtera la fougue des François ;
Et ces foibles rameaux, dépouilles des forêts,
Briſeront dans leurs mains les flèches du tonnerre,
Domteront leur orgueil & vengeront la terre.
Tu crus nous mettre aux fers, ceſſe de t'en flatter.
Ton art a pu nous vaincre & non pas nous domter.
Tu vois que Fontalbar, dont l'audace eſt punie,
En efforts impuiſſans y conſuma ſa vie.

Que nous veux-tu ? Pourquoi désoler nos climats ?
Cette terre est à nous : creuse-la sous tes pas,
Vois-y les ossemens de nos braves ancêtres,
Ils attestent assez quels en sont les vrais maîtres.
De quel droit viens-tu donc habiter nos déserts ?
Allons nous vous troubler au bout de l'univers ?
Enfans de l'Océan, élevés sur ses ondes,
De vos bras étendus vous pressez les deux mondes.
Souvent le chêne altier, dont le front touche aux cieux,
Ebranlé par les vents est tombé sous mes yeux.

MONRÉAL, *pere.*

Téméraire, oses-tu, dans ta coupable audace,
Me prodiguer ainsi l'injure & la menace ?
Si du fond des tombeaux s'élevoient vos aïeux,
Qu'ils rougiroient pour vous à l'aspect de ces lieux !
Tout y retrace encor, malgré votre inconstance,
Nos travaux, nos bienfaits & leur reconnoissance.
Ici, du Canada les Peuples réunis
Pour arbitre suprême ont reconnu Louis :
C'est ici qu'ils venoient, à leurs sermens fideles,
Réclamer tous les ans ses bontés paternelles,
Quand, moins ingrats que vous, ils savoient mériter
Qu'au rang de ses enfans il daignât les compter.
Je les revois ces lys, je vois ces caracteres



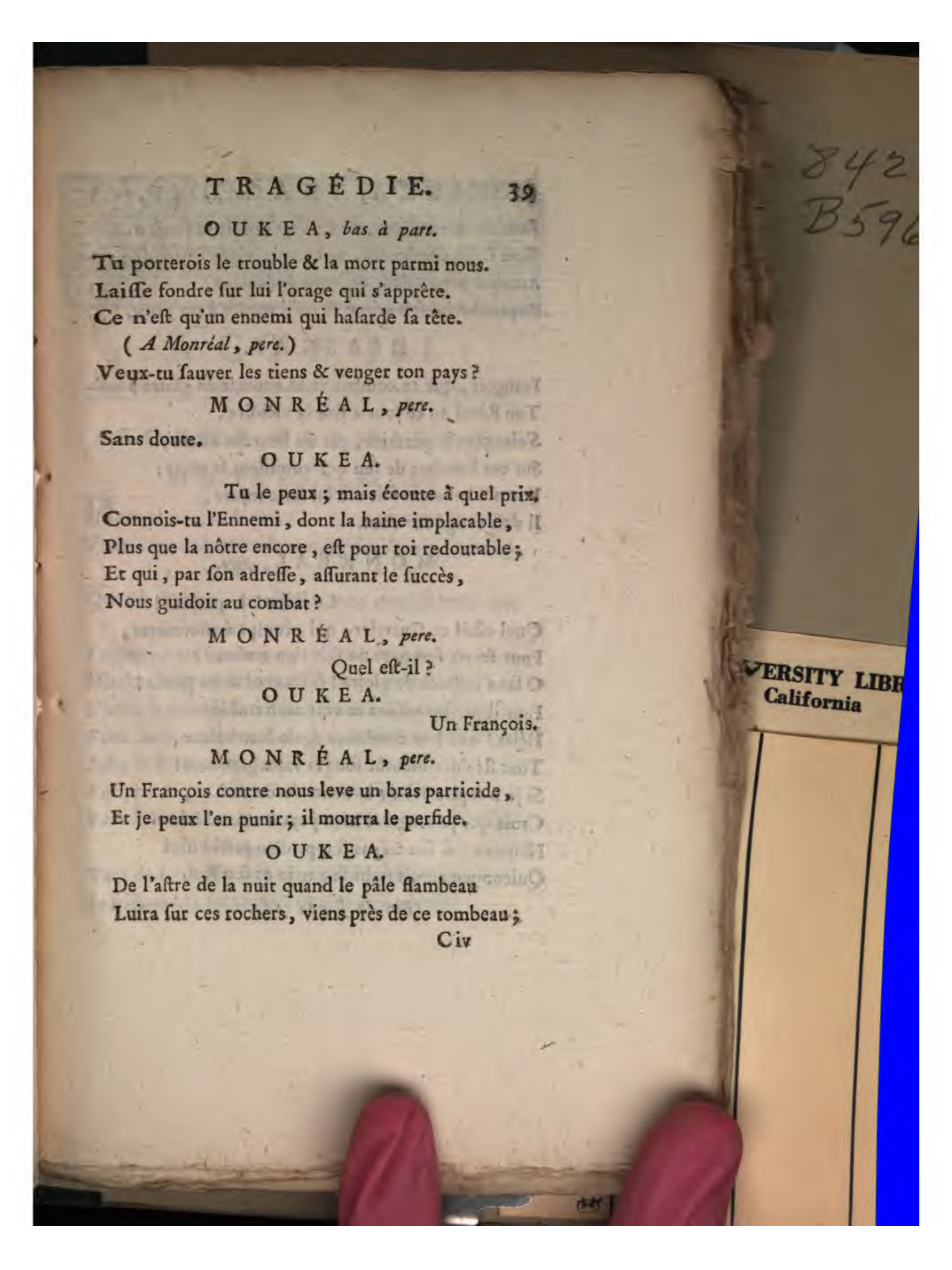
Imprimés ſur l'airain & ſi chers à vos peres :
Au pied de ce rocher, voilà ces monumens,
Ces Autels de vos Dieux garants de vos ſermens :
Devant eux, devant moi baiſſez les yeux, parjures !
C'eſt ici que la Salle, en bute à vos injures,
Se vit trahi par vous : là, furent ſes vaiſſeaux
Par la hache entr'ouverts, engloutis dans les eaux.
Combien le ſang François a-t-il rougi la terre
Depuis que Fontalbar chez vous porta la guerre !
Ingrats, pourquoi confondre, en votre horreur pour lui,
Un Peuple qui vous aime & qui fut votre appui ?
Hélas ! de ce cruel j'éprouvai la furie ;
Il voulut m'arracher & l'honneur & la vie,
Me plongeant dans les fers où j'ai langui cinq ans.
Il immola mon fils à ſes reſſentimens.
On m'a rendu l'honneur & ce jour qui m'éclaire,
Foible ſoulagement pour un malheureux pere !
Oublions, Illinois, dans le ſein de la paix,
Vos malheurs & les miens, ſa honte & ſes forfaits.

OUKEA.

Nous ſommes délivrés d'un Tyran que j'abhorre.
Il en eſt un pour nous plus dangereux encore.

HIASKAR *à Oukéa.*

Je veux, s'il doit tomber, que ce ſoit ſous mes coups.



OUKEA, *bas à part.*

Tu porterois le trouble & la mort parmi nous.
Laiſſe fondre ſur lui l'orage qui s'apprête.
Ce n'eſt qu'un ennemi qui haſarde ſa tête.
(*A Monréal, pere.*)
Veux-tu ſauver les tiens & venger ton pays ?

MONRÉAL, *pere.*

Sans doute.

OUKEA.

Tu le peux ; mais écoute à quel prix.
Connois-tu l'Ennemi, dont la haine implacable,
Plus que la nôtre encore, eſt pour toi redoutable ;
Et qui, par ſon adreſſe, aſſurant le ſuccès,
Nous guidoit au combat ?

MONRÉAL, *pere.*

Quel eſt-il ?

OUKEA.

Un François.

MONRÉAL, *pere.*

Un François contre nous leve un bras parricide,
Et je peux l'en punir ; il mourra le perfide.

OUKEA.

De l'aſtre de la nuit quand le pâle flambeau
Luira ſur ces rochers, viens près de ce tombeau ;



Pour époufer Hirza, c'eft-là qu'il doit fe rendre.
Si tu l'ofes combattre, arme-toi, viens l'attendre :
Attaque avec valeur ce jeune audacieux,
Reproche-lui fon crime & qu'il meure à tes yeux.

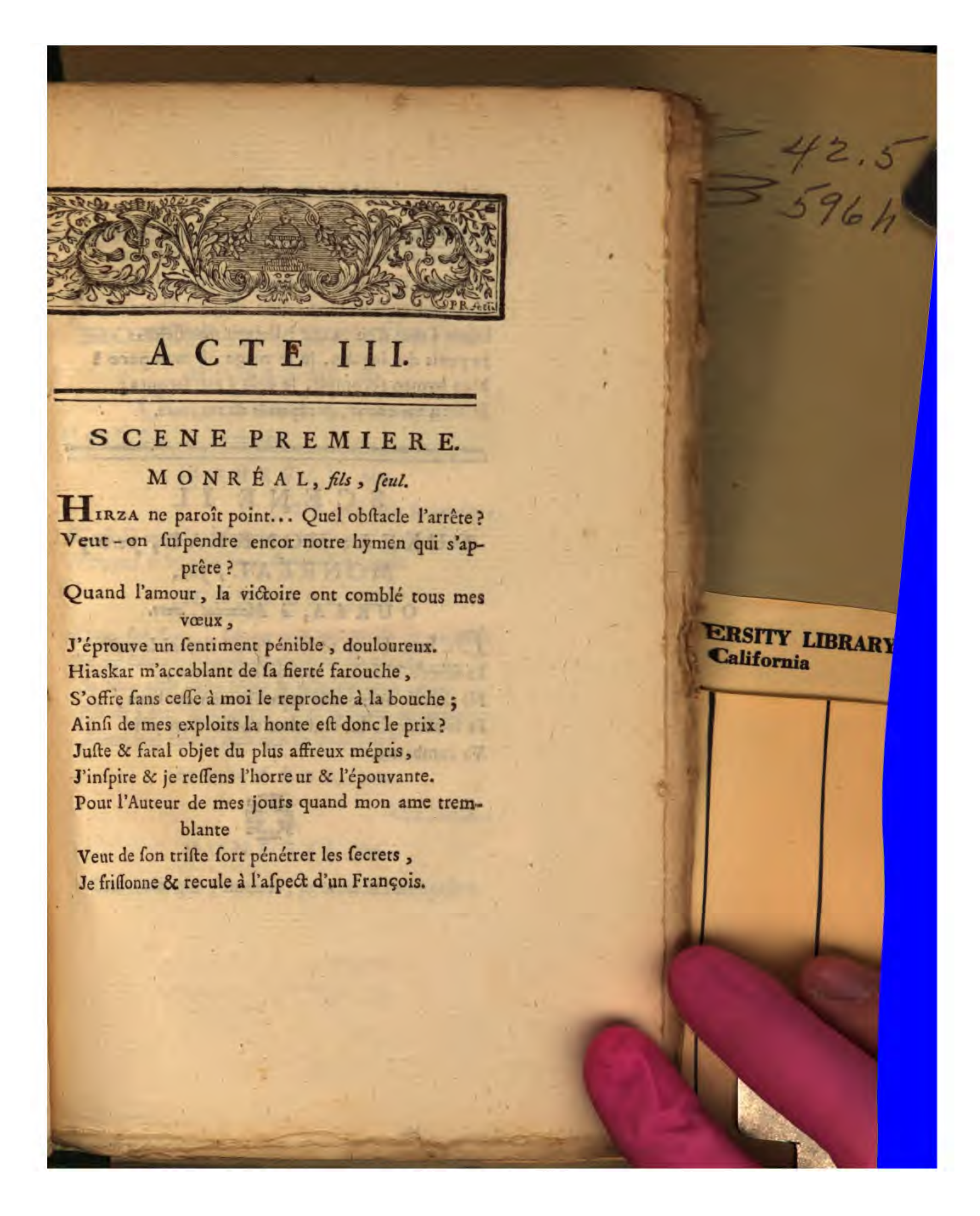
HIASKAR.

François, que ce combat va te couvrir de gloire !
Ton Rival en ce jour a fixé la victoire,
S'élançant le premier, par un heureux effort,
Sur ces bouches de feu qui vomiffent la mort :
Votre Chef autrefois ofa lui faire injure,
Il s'eft vengé fur vous.

MONRÉAL, *pere.*

Le lâche ! le parjure !
Quel eft-il ce Guerrier, qui prompt à murmurer,
Pour fervir fon pays ne fait rien endurer ?
O faux inftinct de gloire ! ô France ! ô ma patrie !
Faut-il par tes enfans te voir ainfi trahie !
Hélas ! que leur conftance égale leur valeur,
Tout fléchira bientôt fous ta vafte grandeur !
Si je n'expire ici de la main de ce traître,
Crois que je vengerai mon pays & mon Maître.
Heureux ! fi fon trépas frappe d'un jufte effroi
Quiconque auroit trahi fa patrie & fon Roi.

Fin du fecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MONRÉAL, *fils*, *ſeul.*

HIRZA ne paroît point... Quel obſtacle l'arrête ?
Veut-on ſuſpendre encor notre hymen qui s'apprête ?
Quand l'amour, la victoire ont comblé tous mes vœux,
J'éprouve un ſentiment pénible, douloureux.
Hiaskar m'accablant de ſa fierté farouche,
S'offre ſans ceſſe à moi le reproche à la bouche ;
Ainſi de mes exploits la honte eſt donc le prix ?
Juſte & fatal objet du plus affreux mépris,
J'inſpire & je reſſens l'horreur & l'épouvante.
Pour l'Auteur de mes jours quand mon ame tremblante
Veut de ſon triſte ſort pénétrer les ſecrets,
Je friſſonne & recule à l'aſpect d'un François.



MONRÉAL, *pere, mettant le ſabre à la main.*

A ſon horreur pour toi, reconnois un François,
Ton Général.

MONRÉAL, *fils.*

O Ciel ! tu combles mes ſouhaits !
(*Mettant le ſabre à la main & s'adreſſant à lui.*)
A ma juſte fureur rien ne peut le ſouſtraire ;
Indigne Fontalbar, qu'as-tu fait de mon pere ?

MONRÉAL, *pere.*

Son pere ! Fontalbar ! me ſerois-je trompé ?

MONRÉAL, *fils.*

Tu l'as chargé de fers.

MONRÉAL, *pere.*

Dieu ! quel jour m'a frappé !

MONRÉAL, *fils.*

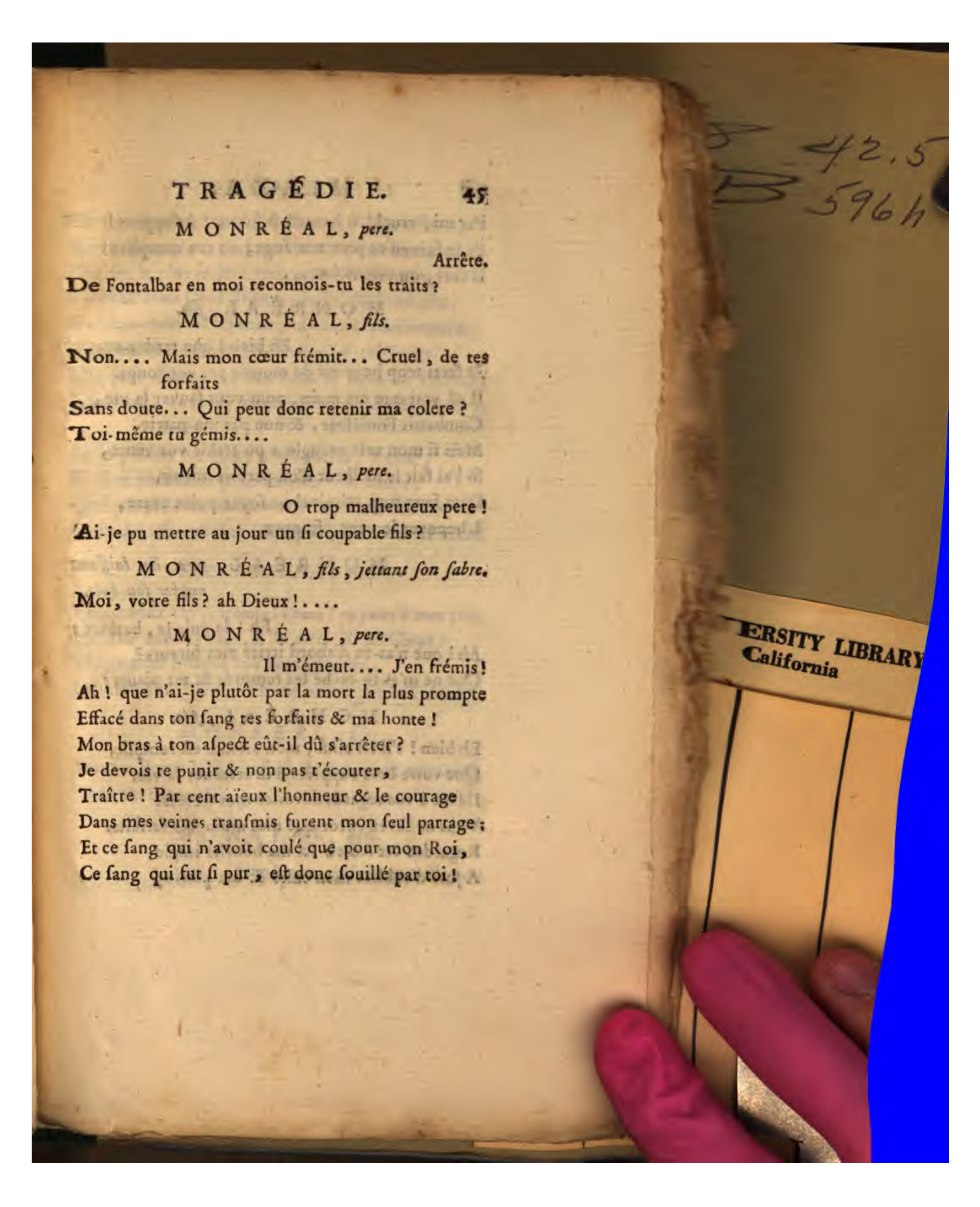
Tu l'accablas d'affronts, tu proſcrivis ma tête ;
Mon bras va t'en punir.

MONRÉAL, *pere.*

Arrête.

MONRÉAL, *fils.*

Meurs.



MONRÉAL, *pere.*

Arrête.
De Fontalbar en moi reconnois-tu les traits ?

MONRÉAL, *fils.*

Non.... Mais mon cœur frémit... Cruel, de tes forfaits
Sans doute... Qui peut donc retenir ma colere ?
Toi-même tu gémis....

MONRÉAL, *pere.*

O trop malheureux pere !
Ai-je pu mettre au jour un ſi coupable fils ?

MONRÉAL, *fils, jettant ſon ſabre.*

Moi, votre fils ? ah Dieux !....

MONRÉAL, *pere.*

Il m'émeut.... J'en frémis !
Ah ! que n'ai-je plutôt par la mort la plus prompte
Effacé dans ton ſang tes forfaits & ma honte !
Mon bras à ton aſpect eût-il dû s'arrêter ?
Je devois te punir & non pas t'écouter,
Traître ! Par cent aïeux l'honneur & le courage
Dans mes veines tranſmis furent mon ſeul partage ;
Et ce ſang qui n'avoit coulé que pour mon Roi,
Ce ſang qui fut ſi pur, eſt donc ſouillé par toi !

Par toi, cruel ! ô honte ! ô fureur ! ô supplice !
Et je suis en ce jour ton Juge, ou ton complice !
Il faut, ou t'immoler....

MONRÉAL, *fils.*

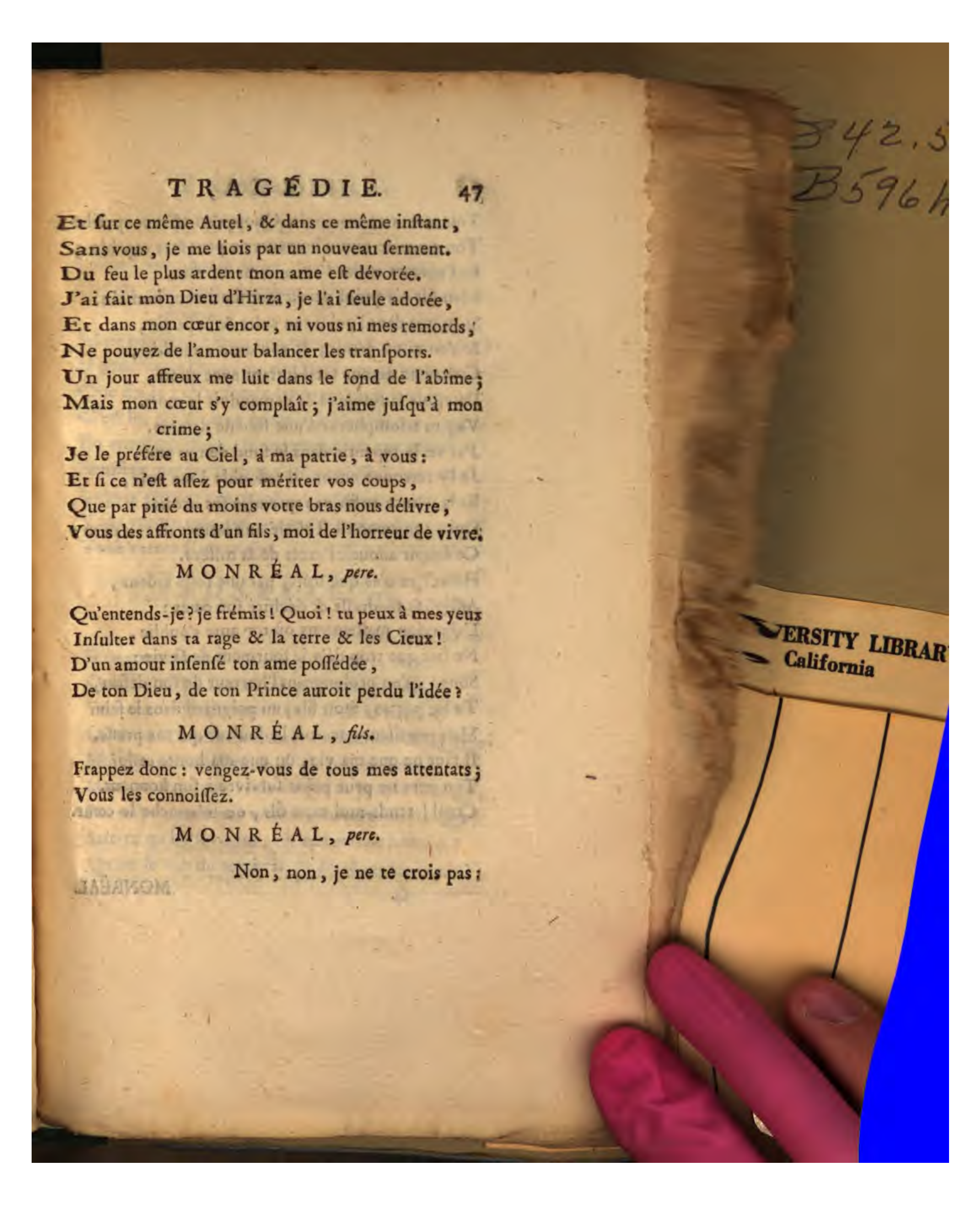
Eh bien ! que tardez-vous ?
Je serai trop heureux de mourir par vos coups.
Il est vrai que ma main, pour vous sauver la vie,
Combattit Fontalbar, & non pas ma patrie.
Mais si mon zele aveugle a pu trahir vos vœux,
Si j'ai fait le malheur d'un pere vertueux,
D'un sang trop criminel ne soyez point avare,
L'honneur le veut, frappez.

MONRÉAL, *pere. En laissant tomber son épée.*

Eh ! le puis-je, barbare ?
Ah ! que n'as-tu d'abord irrité mes fureurs ?
Que ne m'as-tu caché tes remords & tes pleurs ?

MONRÉAL, *fils.*

Eh bien ! s'il est ainsi, mon attente est remplie.
Que votre bras s'apprête à m'arracher la vie.
Il faut à vos regards dévoiler mes secrets :
Vous ne savez encor que mes moindres forfaits.
Regardez cet Autel. Ici ma bouche impie
A juré d'oublier mon culte & ma patrie ;



Et ſur ce même Autel, & dans ce même inſtant,
Sans vous, je me liois par un nouveau ſerment.
Du feu le plus ardent mon ame eſt dévorée.
J'ai fait mon Dieu d'Hirza, je l'ai ſeule adorée,
Et dans mon cœur encor, ni vous ni mes remords,
Ne pouvez de l'amour balancer les tranſports.
Un jour affreux me luit dans le fond de l'abîme;
Mais mon cœur s'y complaît; j'aime juſqu'à mon crime;
Je le préfére au Ciel, à ma patrie, à vous:
Et ſi ce n'eſt aſſez pour mériter vos coups,
Que par pitié du moins votre bras nous délivre,
Vous des affronts d'un fils, moi de l'horreur de vivre.

MONRÉAL, *pere.*

Qu'entends-je? je frémis! Quoi! tu peux à mes yeux
Inſulter dans ta rage & la terre & les Cieux!
D'un amour inſenſé ton ame poſſédée,
De ton Dieu, de ton Prince auroit perdu l'idée?

MONRÉAL, *fils.*

Frappez donc: vengez-vous de tous mes attentats;
Vous les connoiſſez.

MONRÉAL, *pere.*

Non, non, je ne te crois pas;

MONRÉAL, *fils.*

Hélas ! avec bonté daignerez-vous m'entendre ?
Ce fils que vous cherchez, l'honneur va vous le rendre.
Mais pourquoi ? mais comment étouffer mon amour ?
Il peut avec l'honneur s'accorder en ce jour.
Que dis-je ? Il va servir à vous, à ma patrie :
C'est lui qui fit mon crime, & c'est lui qui l'expie.
En épousant Hirza, je commande en ces lieux :
Souffrez que cet hymen s'accomplisse à vos yeux.
La paix réunira ces peuples à la France :
Vous verrez mes exploits passer votre espérance ;
Vous verrez si ma gloire. . . .

MONRÉAL, *pere.*

Insensé, que dis-tu ?
Si tu connois un Dieu, ta gloire est la vertu.
Quoi ! c'est ici l'Autel où ta bouche parjure
Veut encor blasphémer l'Auteur de la nature !
Quoi ! ces Dieux recevroient tes sermens & tes liens !
Moi, je verrois former de si honteux liens !
Mais, malheureux ! sais-tu que ce peuple sauvage,
Par mépris pour nos mœurs, met à profit ta rage ?
Sais-tu qu'ici sur-tout, un traître fait horreur ?
Qu'on se sert de ton bras en détestant ton cœur ?



Que, pour rompre les nœuds de cet hymen impie,
Hiaskar cette nuit dut t'arracher la vie;
Mais qu'un autre a voulu prévenir ſon deſſein?

MONREAL, *fils*.

Quel autre?

MONREAL, *pere*.

Moi. Sais-tu pourquoi j'ai ſur mon ſein
De la foi des Chrétiens ce reſpectable gage,
Cette croix, dont mon Prince honora mon courage?
Apprends que Monréal fit ſerment de punir
Quiconque en ſa préſence oſeroit les trahir.
Et tu veux, malheureux! qu'il voye une infidelle,
Epouſe d'un Chrétien plus idolâtre qu'elle!
Tu crois qu'il ſouffriroit un ſi ſanglant affront?

MONREAL, *fils*.

Vous voyez la rougeur qui me couvre le front.
Si je n'ai pas d'un pere épuiſé la tendreſſe,
Pour la derniere fois pardonnez ma foibleſſe.
J'abjure mon amour, mes tranſports, mes combats;
Que vous faut-il encor?

MONREAL, *pere*.

Que tu ſuives mes pas;
Que l'honneur, la vertu renaiſſant dans ton ame,

En écartant l'objet d'une coupable flamme ;
Qu'un ferme repentir t'élève jusqu'à moi ;
Que tu serves ton Dieu, ta Patrie, & ton Roi ;
Et que tu fasses voir, par des faits magnanimes,
Que les grandes vertus effacent les grands crimes.

SCENE IV.

Les mêmes, HIASKAR, OUKEA.

OUKEA.

C'EST trop attendre ; enfin, sachons quel est son sort.
(*A Monreal, pere.*)
François, je te revois ; Monréal est donc mort ?

MONREAL, *pere.*

Mon fils, vous l'entendez ?

OUKEA.

Que dis tu ? Toi, son pere ?

MONREAL, *fils.*

Sans doute ; & mes remords ont fléchi sa colere.

MONREAL, *pere.*

(*A Hiaskar.*)
Toi, guerrier valeureux, qui, jurant son trépas,
L'eusses voulu combattre, au défaut de mon bras,





Si ta haine naquit de l'horreur de son crime,
Elle cesse en voyant le remords qui l'anime.
Et vous, avec la paix recevez nos adieux.

HIASKAR.

François, j'aime à t'entendre, & pour te prouver mieux
Que nous savons répondre à tes offres sinceres,
Nous devions immoler nos prisonniers, tes freres;
Ils te seront rendus: mais Thamar veut du sang;
Livre-nous le François qui déchira son flanc.
Par un serment d'Hirza pour nous inviolable,
La mort des prisonniers, ou celle du coupable,
De l'ombre de Thamar doit appaiser les cris.

MONREAL, *pere.*

Tu dis que les François sont libres à ce prix?

HIASKAR.

Oui.

MONREAL, *pere, à Oukéa.*

Vous approuvez donc ce qu'il vient de me dire?

OUKEA.

Tu reçois sa parole; elle doit te suffire.

MONREAL, *pere.*

Thamar va s'appaiser. Faites venir Hirza.

HIASKAR.

Que dis-tu ?

MONREAL, *pere.*

Vous voyez la main qui l'immola.

MONREAL, *fils.*

Hiaskar, Oukéa, gardez-vous de l'en croire.
Non, vous ne ferez point cette tache à ma gloire;
(*Reprenant ſon ſabre.*)
Non; ma fureur, portée aux plus ſanglants éclats,
Oſeroit tout ici pour venger ſon trépas.
Vous m'entendez; craignez .....

MONREAL, *pere.*

Arrêtez, téméraire.

MONREAL, *fils.*

Qui? moi!

MONREAL, *pere.*

Reſpectez mieux la volonté d'un pere.

MONREAL, *fils.*

Vous voulez qu'à mes yeux, pour prix de mes bienfaits,
Ils vous percent le cœur! Ne l'attendez jamais.





MONREAL, *pere.*

Et tu veux donc, toujours perfide à ta Patrie,
Que tes Concitoyens pour moi perdent la vie ?

MONREAL, *fils.*

Quoi ! pour un ſang obſcur...

MONREAL, *pere.*

Qu'entends-je ? juſtes Cieux !
Un ſang cher à la France eſt obſcur à tes yeux !
Quoi ! le ſang des ſoldats ! quand j'en dois être avare,
Je le prodiguerois ! malheur à tout barbare
Qui ne voit dans les ſiens, quand ils ſont ſous ſes loix,
Qu'un inſtrument ſervile & fait pour ſes exploits !

OUKEA, *à Monréal, pere.*

Que ta voix au Conſeil vienne ſe faire entendre.

MONREAL, *fils.*

C'eſt-là que, malgré vous, je prétends vous défendre.

HIASKAR, *à Monréal, pere.*

De ta haute vertu que mon cœur eſt jaloux !
François, tu méritois d'être né parmi nous.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HIRZA, HIASKAR.

HIRZA.

Eh quoi ! ce meurtrier cruel & ſanguinaire,
Que ma bouche a juré d'immoler, c'eſt ſon pere !
Quoi ! grands Dieux ! quoi ! Thamar eſt tombé
ſous ſes coups !

HIASKAR.

On craint que Monréal, dans ſes tranſports jaloux,
Ne s'arme pour un pere & ne briſe ſa chaîne.
Du Conſeil contre lui tu vois la ſourde haine.
La crainte d'être en bute à la fureur des Dieux,
Ou ſouillera ton bras de ce meurtre odieux,
Ou d'un peuple crédule armant le zele impie.....



HIRZA.

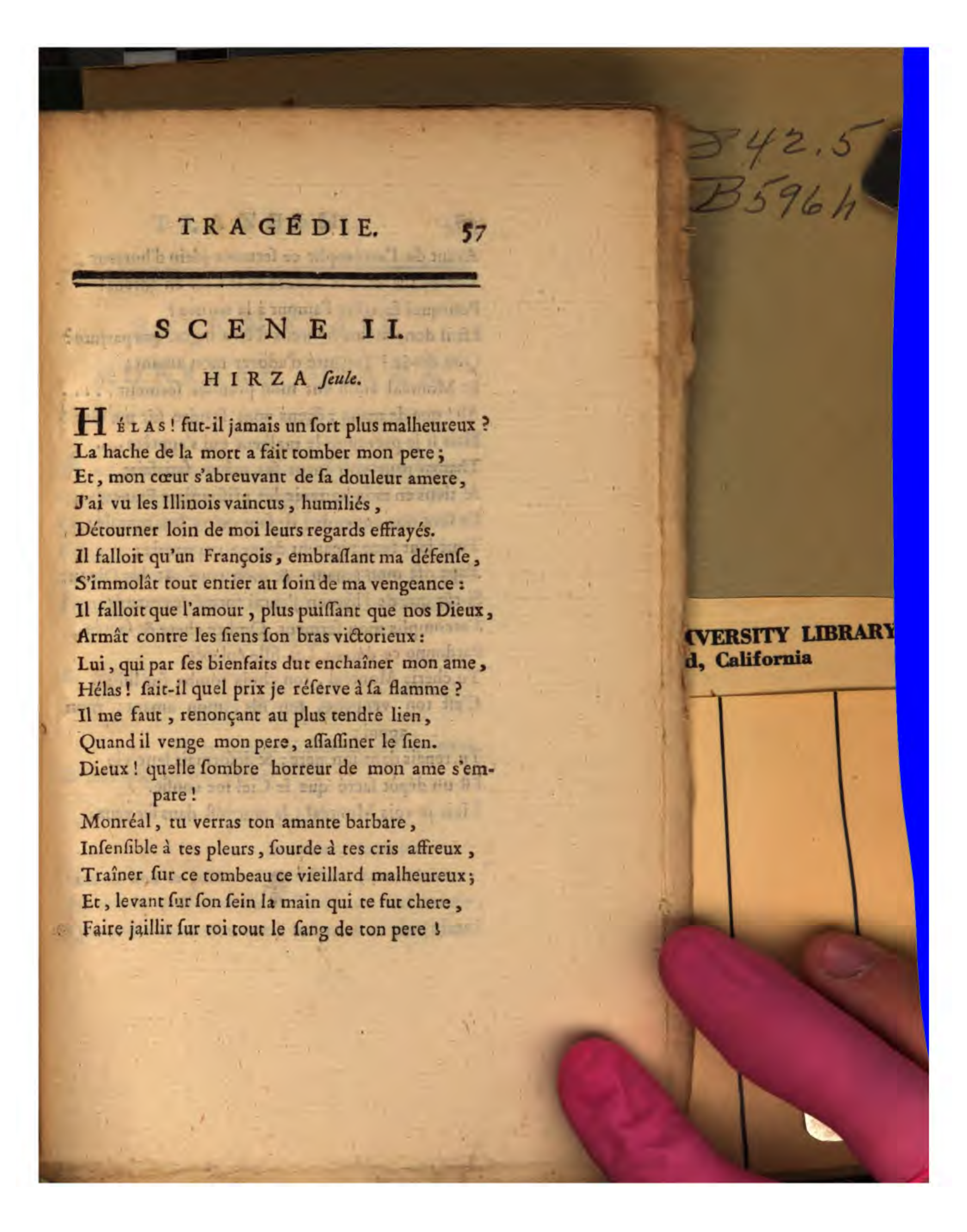
Va, je ſens mon malheur, & j'abhorre la vie.
Va, ſi je m'en croyois, dans ce cœur déchiré
Cent fois j'aurois plongé mon bras déſeſpéré.
Fais venir Monréal. Que je ſuis malheureuſe!
Ma haine a dû bleſſer ton ame généreuſe.
Quand le don de mon cœur n'eſt plus en mon pouvoir,
Quand tu peux te venger, toi ſeul es mon eſpoir.

HIASKAR.

Ne crains rien d'Hiaskar, il n'a point tes foibleſſes:
Eſt-il fait pour l'amour & ſes molles tendreſſes?
Son cœur, dont rien jamais n'abaiſſa la fierté,
Ne vit que pour la guerre & pour la liberté.
Il aimeroit pourtant ton orgueil, ton courage,
Et le ſang de Thamar, & ce noble avantage
De voir nos Compagnons, ſecondant ſes exploits,
S'occuper de ſa gloire & marcher ſous ſes loix.
Adieu. Ton cœur, Hirza, m'étoit bien dû peut-être;
Et j'en ſerois jaloux, ſi le mien pouvoit l'être.

HIRZA.

Je rends grace à ton zele, ami trop généreux.



SCENE II.

HIRZA *seule.*

HÉLAS ! fut-il jamais un ſort plus malheureux ?
La hache de la mort a fait tomber mon pere ;
Et, mon cœur s'abreuvant de ſa douleur amere,
J'ai vu les Illinois vaincus, humiliés,
Détourner loin de moi leurs regards effrayés.
Il falloit qu'un François, embraſſant ma défenſe,
S'immolât tout entier au ſoin de ma vengeance :
Il falloit que l'amour, plus puiſſant que nos Dieux,
Armât contre les ſiens ſon bras victorieux :
Lui, qui par ſes bienfaits dut enchaîner mon ame,
Hélas ! ſait-il quel prix je réſerve à ſa flamme ?
Il me faut, renonçant au plus tendre lien,
Quand il venge mon pere, aſſaſſiner le ſien.
Dieux ! quelle ſombre horreur de mon ame s'empare !
Monréal, tu verras ton amante barbare,
Inſenſible à tes pleurs, ſourde à tes cris affreux,
Traîner ſur ce tombeau ce vieillard malheureux ;
Et, levant ſur ſon ſein la main qui te fut chere,
Faire jaillir ſur toi tout le ſang de ton pere !

Avant de l'accomplir ce ferment plein d'horreur,
Tombe fur moi la foudre & le Ciel en fureur!
Pourquoi facrifier l'amour à la nature?
Eft-il donc moins honteux d'être ingrat que parjure?
Que dis-je? j'ai juré d'adorer mon amant;
Et Monréal enfin eut mon premier ferment. . . . . .
Ah! que de maux affreux vont fondre fur ma tête!
Mais fi je prévenois le malheur qui s'apprête.....
Thamar peut voir encor fes mânes fatisfaits.
Je tiens en mon pouvoir les prifonniers François;
Ils font nos ennemis, il faut qu'on les immole;
Tout leur fang répandu dégage ma parole;
J'appaife mon amant, & mon pere, & les Dieux.
Si-tôt que de l'hymen j'aurai formé les nœuds,
J'accomplis mon ferment. Ombre chere & facrée,
Pardonne ce détour à ta fille éplorée.
Tu chéris Monréal, ton choix tomba fur lui;
C'eft ton vengeur, ton fils, mon amant, mon appui;
Tu renais dans fon pere; & déformais leur vie
Eft un dépôt facré que le Ciel me confie.
Mais je vois Monréal; la mort eft dans fes yeux.

SCENE III.

MONREAL, HIRZA.

MONREAL.

Ah ! pardonne aux tranſports d'un amant furieux.
On ne verſera point le ſang qui m'a fait naître :
Quelque grand à tes yeux que ſon crime puiſſe être,
Songe au moins que ce crime eſt l'ouvrage du ſort :
Songe qu'au même inſtant ma mort ſuivra ſa mort.
J'implore à tes genoux & ſa grace & la mienne.

HIRZA.

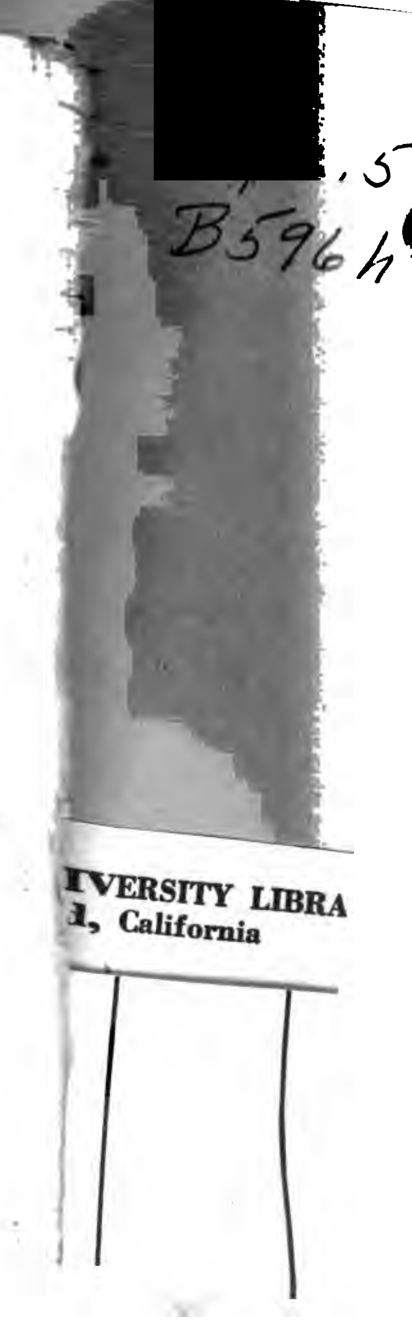
Sa grace ?

MONREAL.

De ta bouche il faut que je l'obtienne.
Il faut que par mes pleurs . . . .

HIRZA.

Monréal, lève-toi.
Sais-tu que ta priere eſt un affront pour moi ?
Ah cruel ! eſt-il rien ſur la Terre, au Ciel même,
Qui puiſſe dans mon cœur balancer ce que j'aime ?





S'il falloit prononcer entre ton pere & moi,
Tu balancerois donc à me garder ta foi ?

MONREAL.

Chere Hirza, prends pitié du tourment que j'endure :
Mon amour n'a que trop étouffé la nature.

HIRZA.

Raſſure-toi. Formons un éternel lien ;
Et ton pere aujourd'hui va devenir le mien.

MONREAL.

Inſtant que je craignois ! ô tyrannique flamme !
Hélas !... Quel aſcendant elle a pris ſur mon ame !

HIRZA.

Approche ; & pour jamais conſacre ici ta foi,
Aux Dieux de mes ayeux, à mon pays, à moi.
Mais d'où naît, Monréal, ce trouble qui m'étonne ?

MONREAL.

Il faut que pour jamais....

HIRZA.

Acheve. Je friſſonne.

MONREAL.

Je ne puis....

HIRZA.

Je le veux. Que vois-je? Tu frémis!
Tu détournes de moi tes regards interdits.

MONREAL.

O Dieu!

HIRZA.

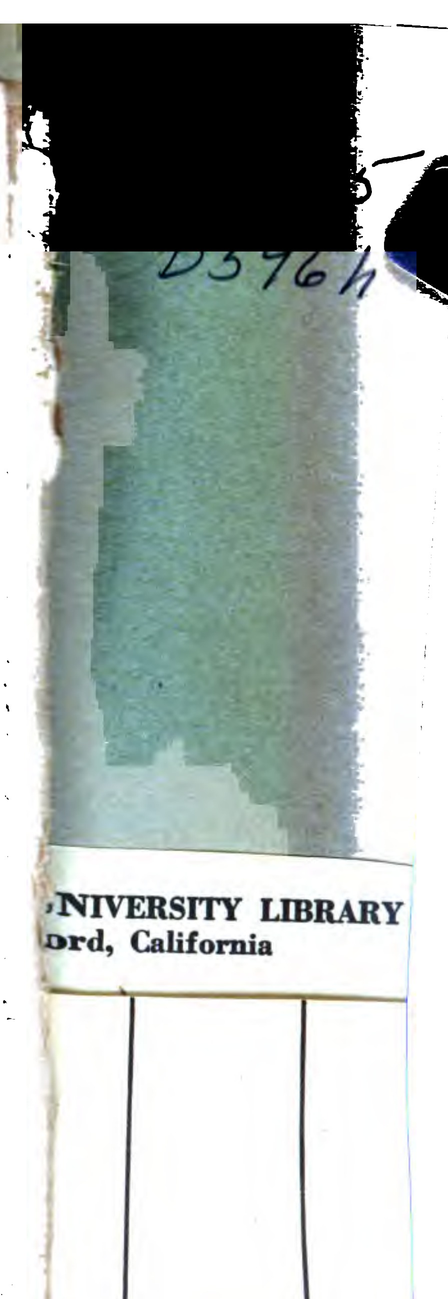
Fais donc cesser cette horreur que j'endure.
De ton silence, hélas! que faut-il que j'augure?

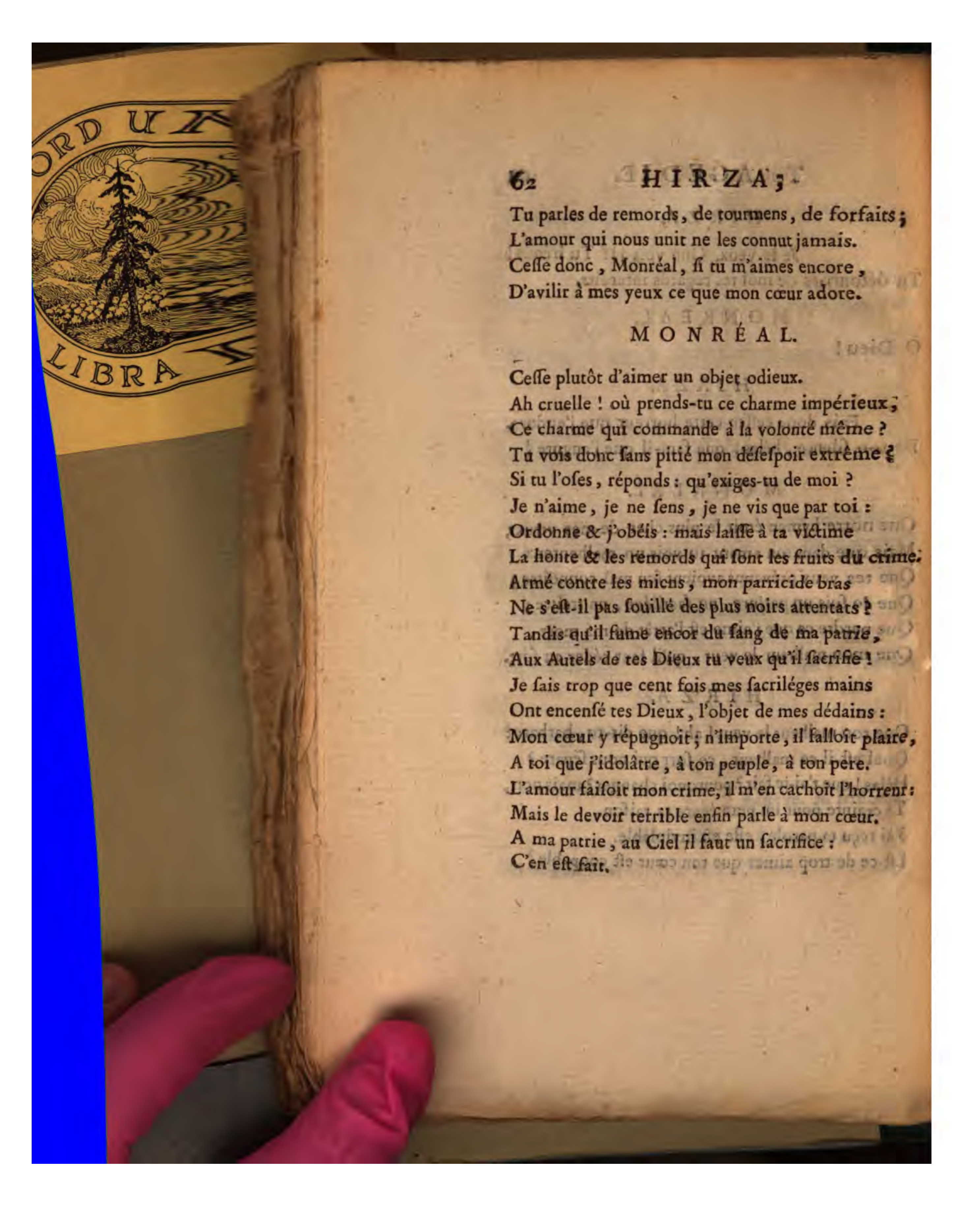
MONREAL.

Que notre hymen étoit le plus cher de mes vœux;
Mais que dans ton amant tu vois un malheureux;
Que tes yeux prévenus avoient sçu mal connoître;
Que je suis un parjure, un sacrilége, un traître;
Que perdre ce que j'aime est l'arrêt de ma mort,
Que mon malheur le veut, qu'il faut céder au sort.

HIRZA.

Que ton malheur le veut! ah! que dis-tu, barbare?
Quel est-il ce malheur, ce sort qui nous sépare?
Hélas! que t'ai-je fait? pourquoi changer? mais non,
Ta crainte pour un pere égare ta raison.
J'ai reçu ta parole, elle est inviolable.
Est-ce de trop aimer que ton cœur est coupable?

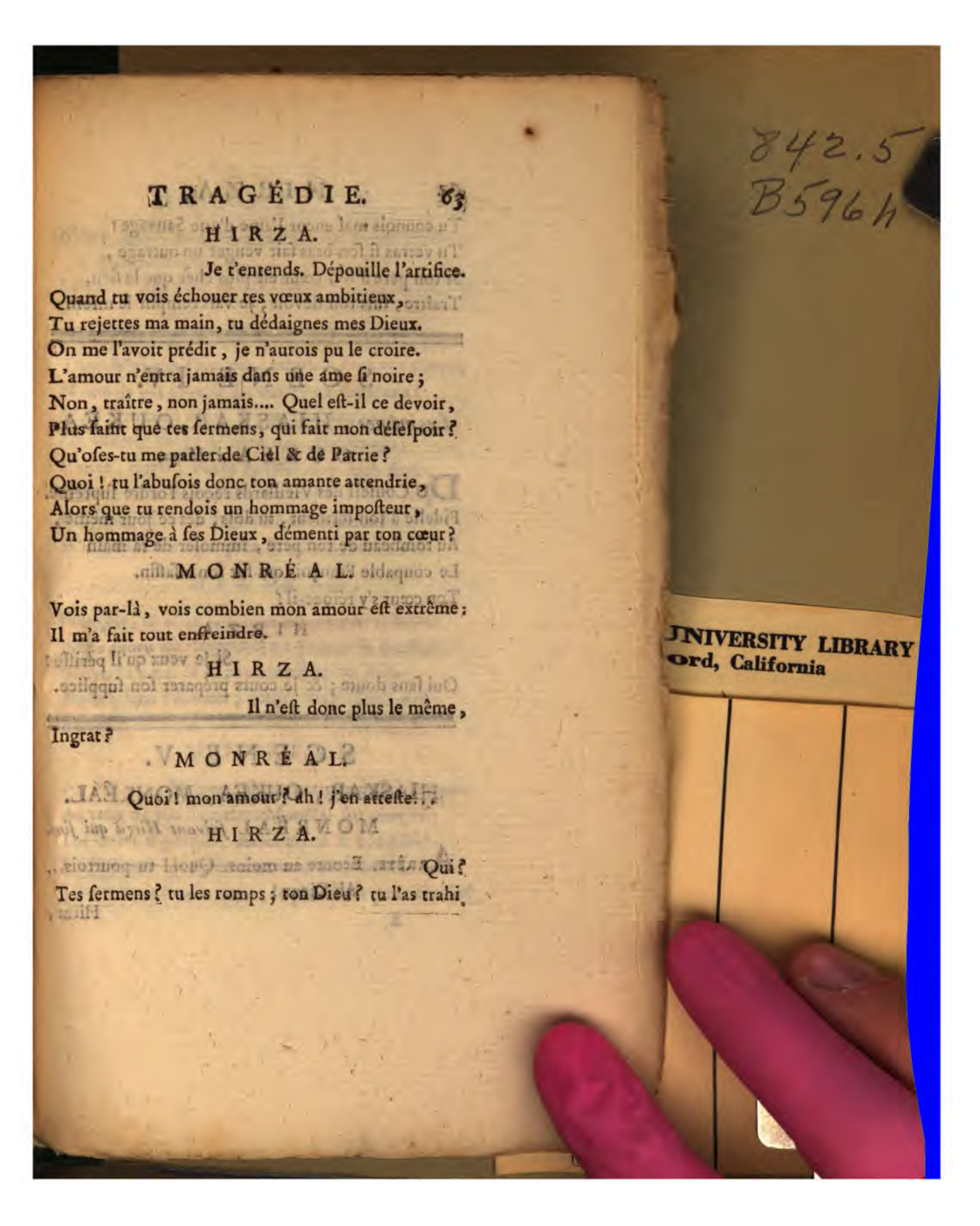




Tu parles de remords, de tourmens, de forfaits;
L'amour qui nous unit ne les connut jamais.
Cesse donc, Monréal, si tu m'aimes encore,
D'avilir à mes yeux ce que mon cœur adore.

MONRÉAL.

Cesse plutôt d'aimer un objet odieux.
Ah cruelle ! où prends-tu ce charme impérieux,
Ce charme qui commande à la volonté même ?
Tu vois donc sans pitié mon désespoir extrême ?
Si tu l'oses, réponds : qu'exiges-tu de moi ?
Je n'aime, je ne sens, je ne vis que par toi :
Ordonne & j'obéis : mais laisse à ta victime
La honte & les remords qui sont les fruits du crime.
Armé contre les miens, mon parricide bras
Ne s'est-il pas souillé des plus noirs attentats ?
Tandis qu'il fume encor du sang de ma patrie,
Aux Autels de tes Dieux tu veux qu'il sacrifie !
Je sais trop que cent fois mes sacriléges mains
Ont encensé tes Dieux, l'objet de mes dédains :
Mon cœur y répugnoit ; n'importe, il falloit plaire,
A toi que j'idolâtre, à ton peuple, à ton pere.
L'amour faisoit mon crime, il m'en cachoit l'horreur :
Mais le devoir terrible enfin parle à mon cœur.
A ma patrie, au Ciel il faut un sacrifice :
C'en est fait.



HIRZA.

Je t'entends. Dépouille l'artifice.
Quand tu vois échouer tes vœux ambitieux,
Tu rejettes ma main, tu dédaignes mes Dieux.
On me l'avoit prédit, je n'aurois pu le croire.
L'amour n'entra jamais dans une ame si noire;
Non, traître, non jamais.... Quel est-il ce devoir,
Plus saint que tes sermens, qui fait mon désespoir?
Qu'oses-tu me parler de Ciel & de Patrie?
Quoi! tu l'abusois donc ton amante attendrie,
Alors que tu rendois un hommage imposteur,
Un hommage à ses Dieux, démenti par ton cœur?

MONRÉAL.

Vois par-là, vois combien mon amour est extrême;
Il m'a fait tout enfreindre.

HIRZA.

Il n'est donc plus le même,
Ingrat?

MONRÉAL.

Quoi! mon amour? ah! j'en atteste!...

HIRZA.

Qui?
Tes sermens? tu les romps; ton Dieu? tu l'as trahi.



Tu connois mal encor l'ame d'une Sauvage :
Tu verras si son bras sait venger un outrage,
Si ton pere à son cœur est plus cher que le sien.
Traître, suis ton devoir ; je vais remplir le mien.

SCENE IV.

Les mêmes, HIASKAR, OUKEA.

OUKEA *à Hirza.*

Du Conseil des Vieillards reçois l'ordre suprême.
Fidelle à ton serment, tu dois, dès ce jour même,
Au tombeau de ton pere, immoler de ta main
Le coupable François qui fut son assassin.
Ton cœur s'y résout-il ?

HIRZA.

Si je veux qu'il *périsse* ?
Oui sans doute ; & je cours préparer son supplice.

SCENE V.

HIASKAR, OUKEA, MONRÉAL.

MONRÉAL *suivant Hirza qui sort.*

Arrête. Ecoute au moins. Quoi ! tu pourrois...
Ah Dieux !

Hirza,

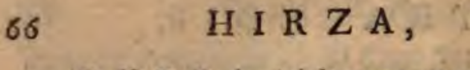
Hirza, quoi ! de mon ſang t'abreuver à mes yeux !
(*Aux Sauvages.*)
Et vous, monſtres jaloux, quand mon malheureux pere
Eût été de Thamar meurtrier volontaire,
Tant de braves François, expirans ſous vos coups,
N'ont-ils pas appaiſé ſes mânes en courroux ?
Mais ſi ce n'eſt aſſez, ſi votre infâme rage
Eſt affamée encor de meurtre, de carnage,
Venez, tigres, venez épuiſer dans mon flanc,
Dans le flanc de ſon fils, un trop coupable ſang :
Frappez, & je rends grace à votre barbarie,
Si vous ſauvez mon pere & m'arrachez la vie.

HIASKAR.

François, tu nous vois tous honteux de ta fureur.
Nous avons dû t'apprendre à vaincre la douleur,
Souviens-t-en. Si tu peux juſtifier ton pere,
Nous allons t'écouter ; parle, mais ſans colere.
Parle.

MONRÉAL.

Eh bien ! ſi par vous autrefois adopté,
Au rang de vos Guerriers Monréal fut compté,
Lui ſera-t-il permis, malheureux & coupable,
De réclamer un droit chez vous inviolable,
Le plus cher à mon cœur, le plus ſaint pour un fils ?



OUKEA, *lui donnant un collier.*

Oui, s'il ne ſauroit nuire aux loix de mon pays.
Ce gage t'en aſſure.

MONRÉAL *remettant ſon épée.*

Ami, qu'à ſa patrie
Mon pere ſoit rendu, j'offre pour lui ma vie.
Je fais plus. En ſon nom, je jure que ſon bras
Ne vengera jamais ſes fers, ni mon trépas.

OUKEA.

François, nous t'approuvons de mourir pour un pere.

HIASKAR.

Venger Thamar ſans doute eſt juſte & néceſſaire....

MONRÉAL *à Oukéa.*

De l'Auteur de mes jours va donc briſer les fers.

OUKEA.

Tu ſeras ſatisfait. (*Il ſort.*)



SCENE VI.

MONRÉAL, HIASKAR.

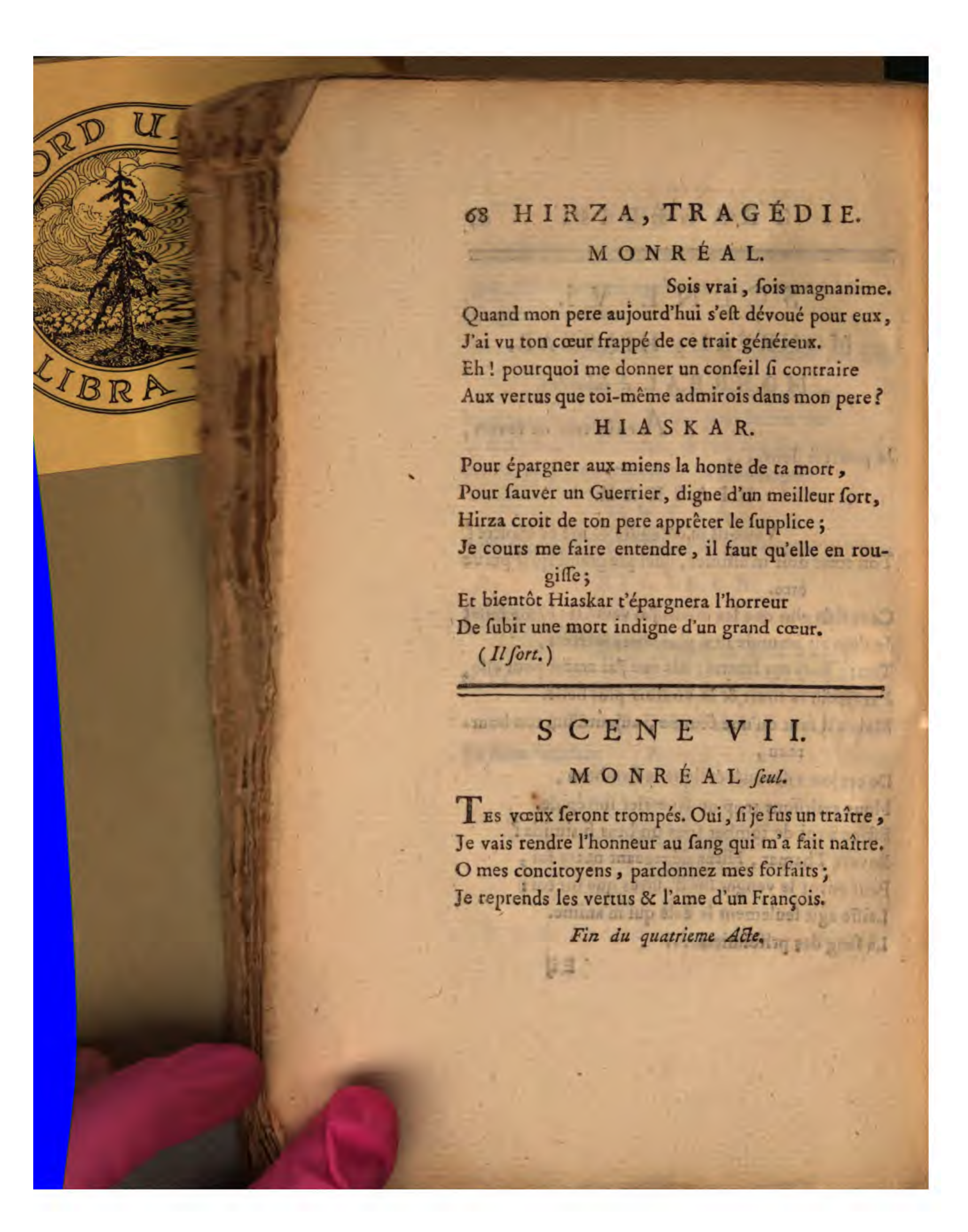
MONRÉAL *à lui-même.*

APRÈS tant de revers,
Je pourrai donc....

HIASKAR.

Veux-tu m'entendre & me connoître ?
Ton cœur doit m'eſtimer, quelque grand qu'il puiſſe être.
Cent fois plus que les miens j'ai vanté tes hauts faits;
Je t'aurois immolé mes plus chers intérêts,
Tout, hors ma liberté; dès que j'ai craint pour elle,
J'ai réſolu ta mort & la voulois plus belle.
Mais s'il faut qu'une femme, aujourd'hui ton bourreau,
De tes jours dévoués éteigne le flambeau,
Nous aviliſſons trop un Guerrier intrépide.
Eſt-ce à toi de tomber ſous un bras ſi timide ?
Envers Thamar, Hirza dégageant nôtre foi,
Peut encor le venger ſur d'autres que ſur toi :
Laiſſe agir ſeulement le zele qui m'anime.
Le ſang des priſonniers....





MONRÉAL.

Sois vrai, ſois magnanime.
Quand mon pere aujourd'hui s'eſt dévoué pour eux,
J'ai vu ton cœur frappé de ce trait généreux.
Eh! pourquoi me donner un conſeil ſi contraire
Aux vertus que toi-même admirois dans mon pere?

HIASKAR.

Pour épargner aux miens la honte de ta mort,
Pour ſauver un Guerrier, digne d'un meilleur ſort,
Hirza croit de ton pere apprêter le ſupplice;
Je cours me faire entendre, il faut qu'elle en rougiſſe;
Et bientôt Hiaskar t'épargnera l'horreur
De ſubir une mort indigne d'un grand cœur.
(*Il ſort.*)

SCENE VII.

MONRÉAL *ſeul.*

Tes vœux ſeront trompés. Oui, ſi je fus un traître,
Je vais rendre l'honneur au ſang qui m'a fait naître.
O mes concitoyens, pardonnez mes forfaits;
Je reprends les vertus & l'ame d'un François.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HIRZA, GUERRIERS.

HIRZA.

Il faut donc l'accomplir ce funeste serment !
Et sur qui ?... j'en frémis ! quels apprêts ! quel moment !...
Non jamais, quel que soit le devoir qui me lie,
Ma main à ce vieillard n'arrachera la vie....
Mais c'est trop balancer.... Etouffons nos regrets...
(*Aux Guerriers.*)
Amenez en ces lieux les prisonniers François ;
Allez, amis.
(*Les Guerriers sortent.*)

SCENE II.

HIRZA *seule.*

Je sais qu'ambitieux, parjure,
Tu trahis, Monréal, la flamme la plus pure :
Je sais que tout conspire à te fermer mon cœur,
Je ne t'aimai jamais avec tant de fureur.
Et l'ingrat, abusant d'un cruel avantage,
Ose faire à mes feux le plus sensible outrage !
Le voilà donc, grands Dieux, ce cœur si bien épris,
Cet amour si constant, ce bonheur tant promis !
Le voilà ! C'en est fait : pour prix de mes tendresses,
Nos nœuds presque formés, ses sermens, ses promesses,
Tout est évanoui : malheureuse ! & mes pleurs,
Et d'un cœur déchiré les mortelles douleurs,
Et de l'amour jaloux les transports, la furie,
Le salut de son pere & le soin de sa vie,
Rien n'a pu le changer, ni même l'attendrir,
Rien n'a pu de son ame arracher un soupir.
O toi, que j'avois cru si constant & si tendre,
Cher amant ; ah ! du moins si tu pouvois m'entendre,
Si tu voyois combien il en coûte à mon cœur,

Pour remplir un ſerment qui me glace d'horreur,
Par pitié pour mes maux, tu gémirois peut-être
De l'excès de ce feu que toi ſeul as fait naître.
Des priſonniers François quand je hâte la mort,
Tu ne l'imputerois qu'à mon malheureux ſort.
Dans ces lieux cependant ils tardent à ſe rendre.
Que vois-je ? Oukéa ſeul ! Dieux ! que vient-il m'ap-
prendre ?

SCENE III.

OUKÉA, HIRZA.

OUKEA.

HIRZA, préparons-nous à de nouveaux revers.
Les priſonniers François ont tous briſé leurs fers.
De nos jeunes Guerriers ſollicitant le zele,
Ton amant, ſoutenu de leur troupe rebelle,
Vers le lieu du Conſeil précipitoit ſes pas ;
Il réclamoit les ſiens, il excitoit leurs bras :
Tout un peuple indigné contr'eux ſoudain s'avance ;
Déjà la flèche vole, & le combat commence.
Des meres, s'élançant entre les deux partis,
Leur découvrent le ſein qui les avoit nourris ;





Et leurs cris douloureux, leurs ſanglots & leurs larmes
Ont ému tous les cœurs & fait tomber les armes.
Dans ce déſordre affreux les priſonniers François
Auront ſu, par la fuite, échapper à nos traits;
Hiaskar les pourſuit. Monréal & ſon pere,
Des Vieillards entourés, en bute à leur colere,
Preſqu'au ſein de la mort, ſemblent d'un œil content
Enviſager l'horreur du ſort qui les attend.

HIRZA.

Quand, malgré mon ſerment, pour lui ſeul je differe
A remplir les devoirs d'un ſanglant miniſtere,
Il le voit! & le lâche a le plaiſir affreux
De me déſeſperer, de dédaigner mes feux!
Malgré ſa perfidie & ſon indifférence,
Dans le fond de mon ame un rayon d'eſpérance,
Il le faut avouer, ſoutenoit mon amour:
J'ai cru qu'un feu ſi pur le toucheroit un jour.
Quel horrible avenir mon malheur me prépare!
A quelle extrémité me réduis-tu, barbare!
Eh quoi! contre ton pere irritant ma fureur,
Tu forces donc mon bras à lui percer le cœur?

OUKEA.

Non, tu n'as plus, Hirza, de pouvoir ſur ſa vie.

C'eſt ton amant qu'il faut que ta main ſacrifie.

HIRZA.

Qu'entends-je ? qu'as-tu dit ?

OUKEA.

Par nous tous avoué,
Monréal, pour ſon pere, ici s'eſt dévoué.

HIRZA.

Monréal ?

OUKEA.

Oui, lui-même.

HIRZA.

Hélas ! tu vois mon trouble,
Pardonne ; la pitié malgré moi le redouble.
Quel coup affreux du ſort ! quel horrible ferment !

OUKEA.

Il le faut accomplir ; ton ſalut en dépend.

HIRZA.

Quoi ! tu l'oſes penſer, que ma main ſanguinaire
Pourroit....





OUKEA.

Dans ce tombeau regarde, téméraire,
Thamar enſanglanté, menaçant, furieux,
De ta promeſſe ici prendre à témoin nos Dieux :
Vois tous ces Dieux, ſur nous groſſiſſant les tempêtes,
Aux foudres de l'Europe abandonner nos têtes.

HIRZA.

O mon pere, ô mes Dieux, qu'exigez-vous de moi ?

OUKEA.

Ton devoir. Songes-tu qu'il a trahi ſa foi,
Qu'en ſecret il nous hait, qu'il te trompe & t'outrage ?

HIRZA.

O mânes de Thamar, ſoutenez mon courage !
Je vois l'abîme affreux où m'a plongé le ſort.. . ..
Puiſqu'il s'eſt dévoué, ma main lui doit la mort :
Je veux du même fer, qui doit trancher ſa vie,
Percer ce cœur qui l'aime avec idolâtrie :
Ma main qu'il dédaigna, que le Ciel croit punir,
Malgré le Ciel & lui, ſaura nous réunir.

OUKEA.

Je le vois; cache-lui le poiſon qui te tue.

SCENE IV.

MONRÉAL, *pere*, MONRÉAL, *fils*, HIRZA, OUKÉA, GUERRIERS, CONSEIL DES VIEILLARDS, FEMMES SAUVAGES.

HIRZA.

Quel froid pénetre au fond de mon ame abattue !

MONREAL, *fils*, *à son pere*.

Ah ! laissez-moi mourir, vous ne connoissez pas
La fureur de mes feux, mes forfaits, mes combats ;
Je vous dois mes remords, mais sans votre présence
L'amour auroit cent fois emporté la balance...
Lorsque le ciel permet que je meure pour vous,
Ne plaignez que la main qui va porter les coups.

OUKEA, *à Hirza*, *tenant une épée*.

Que l'aspect de ce fer redouble ta colere :
Il étoit enfoncé dans le flanc de ton pere,
Ma main l'en arracha ; fais de même en ce jour,
Arrache de ton cœur un criminel amour ;
Que tout, jusqu'à son nom, sorte de ta pensée :
Ou plutôt, s'il combat dans ton ame offensée,
Fais-en le sacrifice, il en sera plus beau.
Je dépose ce fer au pied de ce tombeau :





Teint du ſang de ton pere, il ſoutient ta conſtance;
Inſtrument de ſa mort, qu'il ſerve à ſa vengeance:
(*Il met l'épée ſur l'autel.*)
Viens, armes-en ton bras.

MONREAL, *fils*, *à Hirza.*

J'ai mérité mon ſort.
Frappe; comme un bienfait je recevrai la mort.

HIRZA.

Lâche & perfide amant, nul eſpoir ne te reſte:
Périſſent dans ton ſang des feux que je déteſte.

MONREAL, *pere.*

Arrête, & vois ſur qui doit tomber ta fureur.
Ma main tua ton pere, il en fut le vengeur.
Si la mort de Thamar à tes yeux eſt un crime,
Si le ſang doit couler, connois mieux ta victime,
La voici. De mon fils je dégage la foi.
Mon fils ſans mon aveu n'a pu s'offrir pour moi.

HIRZA.

L'un a tué mon pere, & l'autre m'a trahie:
Ma main à l'un des deux doit arracher la vie,
Je les vois d'un front calme, en attendant la mort,
Inſulter l'un & l'autre à mon malheureux ſort.
(*A Monréal, fils.*)

Oui, (je lis dans ton cœur,) ma douleur fait ta joie;
Tu t'abreuves des pleurs où mon ame se noie;
Et, bravant les effets de mon vain désespoir,
Tu comptes sur un feu que j'ai trop laissé voir:
Ne crois plus abuser du foible de mon ame:
Mes yeux s'ouvrent enfin. Je rougis de ma flamme,
Je déteste nos nœuds, je les romps pour jamais;
Et, plus tu me fus cher, ingrat, plus je te hais,
Plus je veux me venger... ma douleur est cruelle.
J'en mourrai, je le sens, oui; mais tremble, infidele.
(*Allant à l'autel, & prenant le poignard.*)
Mânes chers & sacrés, vous serez satisfaits.

SCENE V. & *derniere.*

Les mêmes, HIASKAR.

HIASKAR.

ARRESTE, arrête, Hirza; j'ai rempli tes souhaits.
Les François à nos coups avoient cru se soustraire:
Mais j'ai vengé sur eux les mânes de ton pere.
L'un deux, en expirant, m'a dit que Fontalbar,
(*En montrant l'épée qui est sur l'autel.*)
Lui-même, de ce glaive, avoit frappé Thamar.
(*A Monréal, pere.*)



Ainſi, brave guerrier, tu prodiguois ta vie?

MONREAL, *pere.*

Non, j'épargnois un ſang utile à ma patrie.

HIRZA, *la main appuiée ſur l'autel.*

Et moi qui vois la honte ou m'abaiſſent mes feux,
Moi qui devois remplir un ſerment malheureux,
Moi pour qui déſormais la vie eſt un ſupplice,
Je t'aime encore, ingrat ! que ce fer m'en puniſſe.
(*Elle ſe frappe.*)

MONREAL, *fils.*

Arrête, chere Hirza! .. pour te prouver ma foi...
(*Il ſaiſit le fer.*)

MONREAL, *pere, ſe précipitant entre Hirza & ſon fils, lui arrachant le fer & le repouſſant.*

Ah, mon fils !

MONRÉAL, *fils, à Hirza.*

Va, tu meurs moins à plaindre que moi.

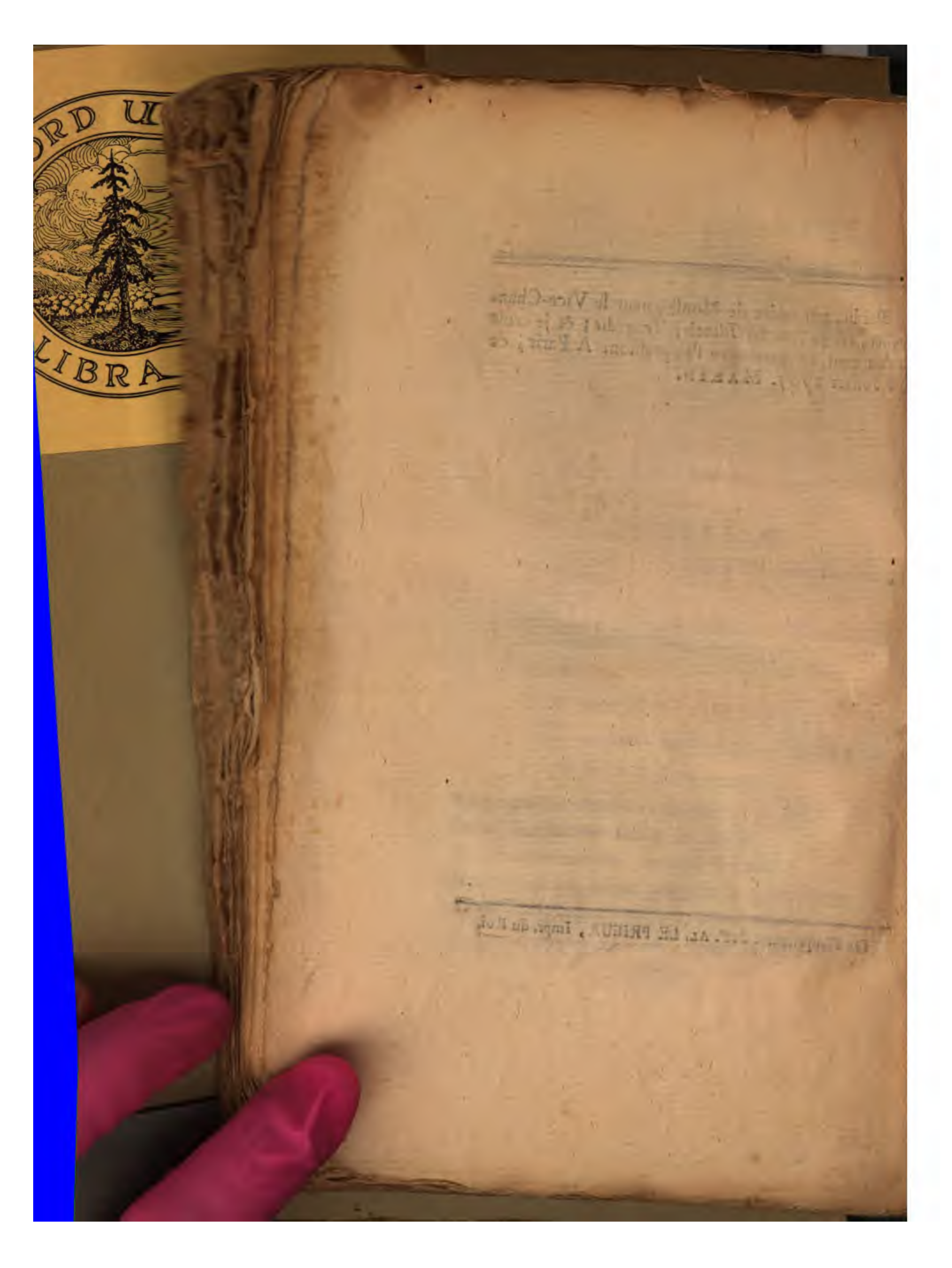
MONRÉAL, *pere.*

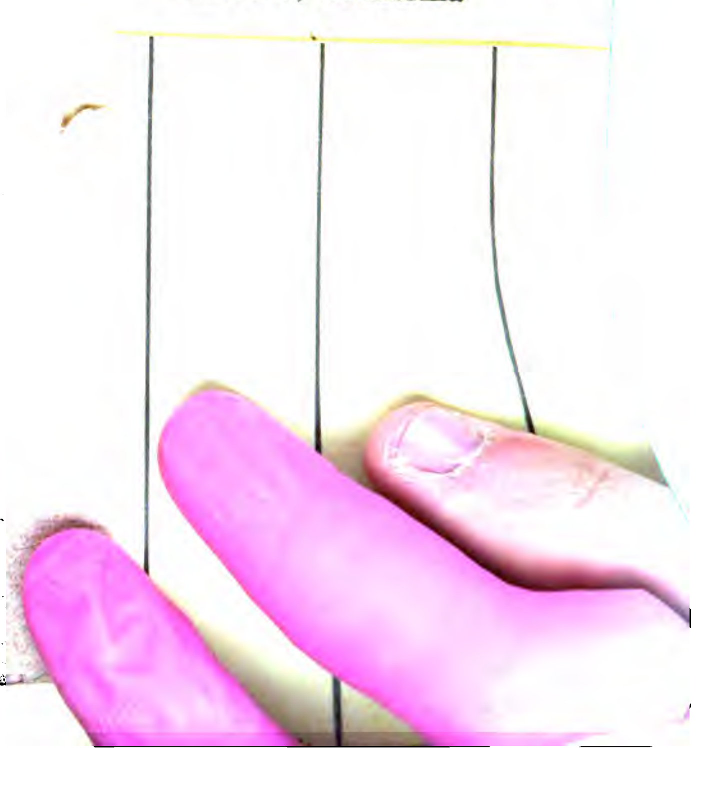
Songe que ton devoir eſt d'aimer ta patrie,
De lui ſacrifier ton amour & ta vie.
Tu vainquis une fois, en oſant la trahir;
Ne t'en ſouviens jamais que pour la mieux ſervir;
Conſerve cet eſpoir : &, ſi tu fus rebelle,
Tu peux ſi bien mourir en combattant pour elle !

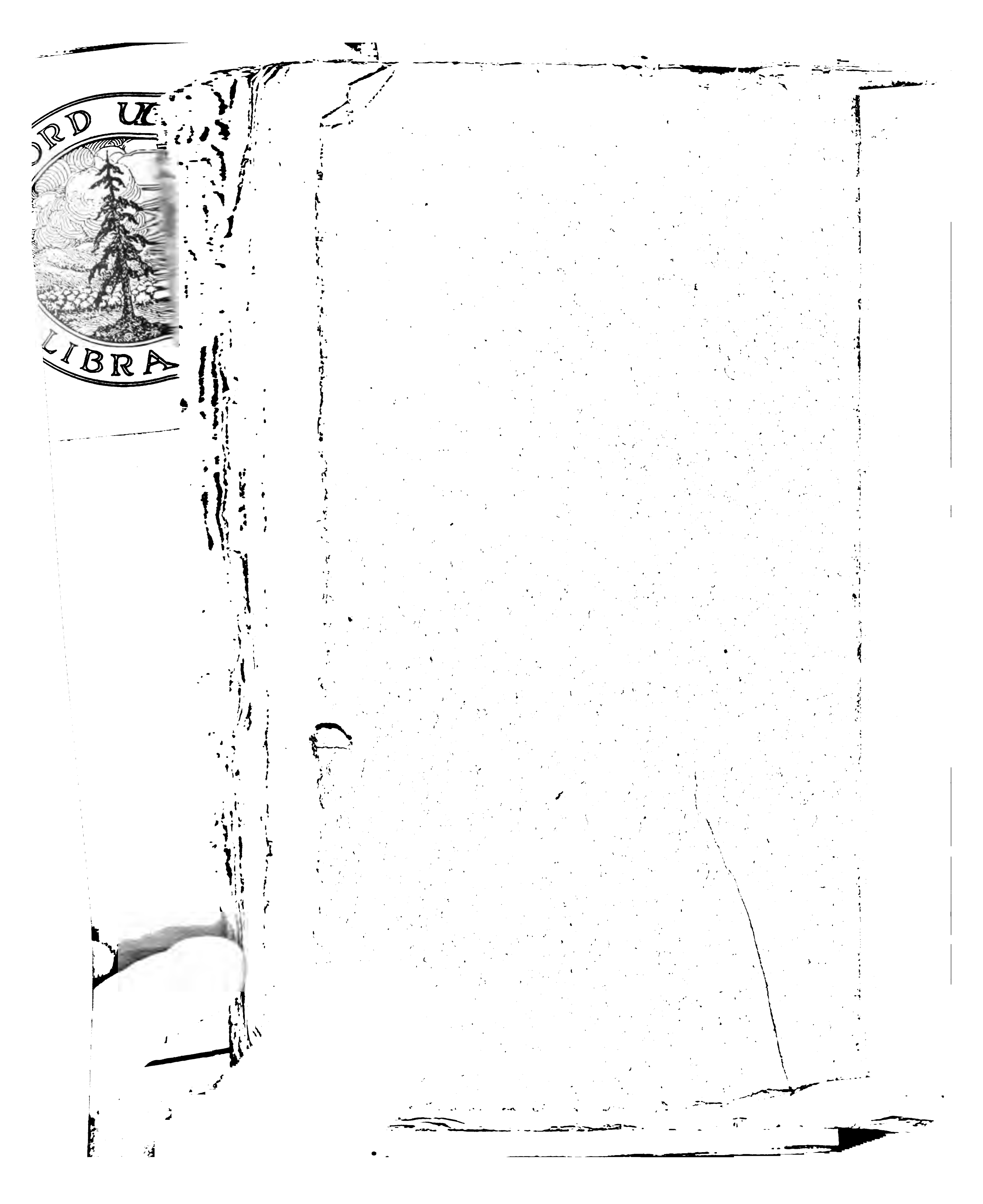
FIN.

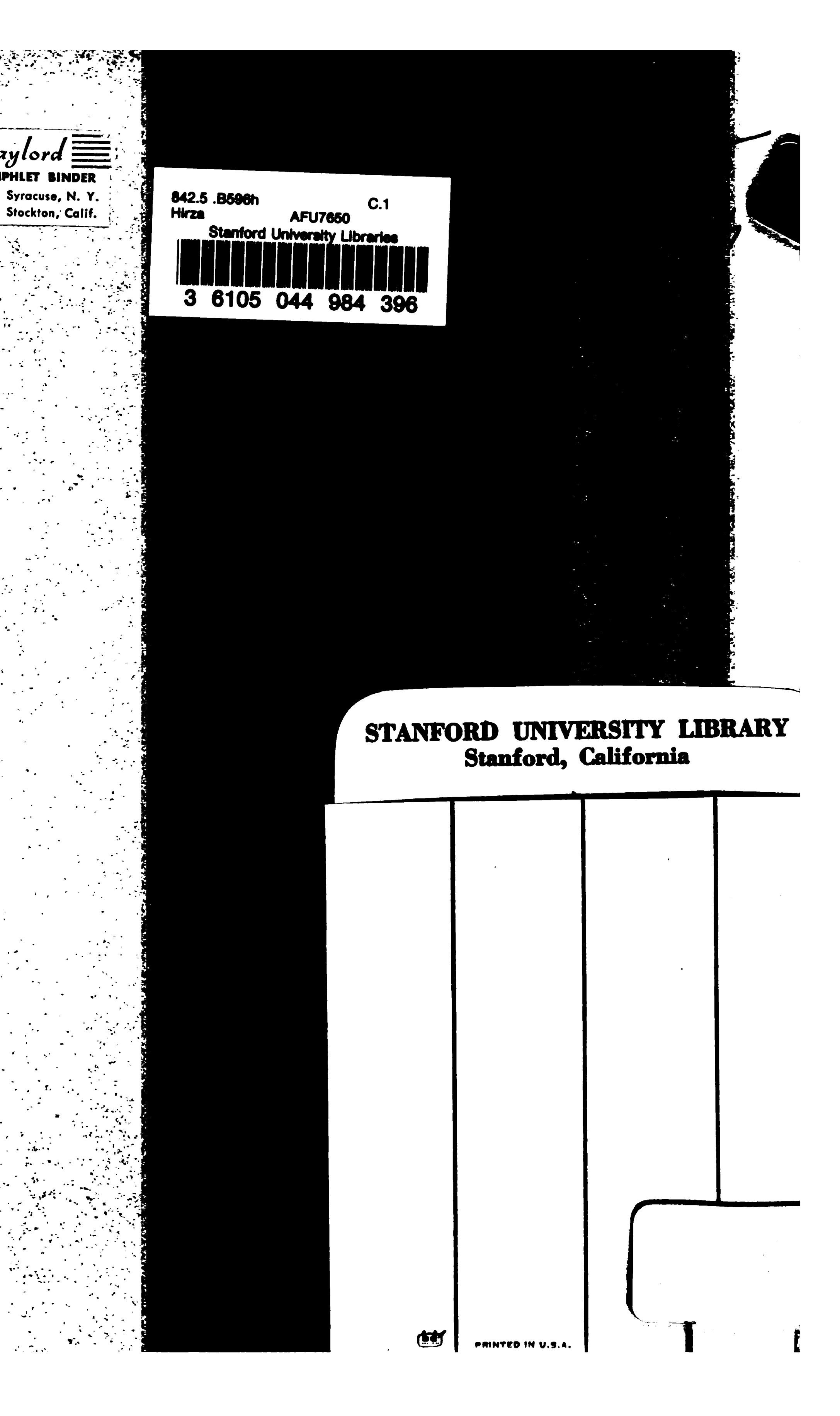
J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, *Hirza, ou les Illinois, Tragédie*; & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 18 Juillet 1767. MARIN.

De l'Imprimerie de P. AL. LE PRIEUR, Impr. du Roi.






ORD U
LIBRA


842.5 .B596h
C.1
Hirza
AFU7650
Stanford University Libraries
3 6105 044 984 396
STANFORD UNIVERSITY LIBRARY
Stanford, California
PRINTED IN U.S.A.

